Odyssées

“J’écris pour me parcourir : peindre, composer, écrire.
Me parcourir.
Là est l’aventure d’être en vie.”

Henri Michaux

Qu’eût fait, qu’eût pensé Henri Michaux de l’intitulé (officiel, académique ?) “Enseignement d’*exploration*” (nous soulignons) qui a présidé à ce projet mené avec des élèves du lycée Rodin ? Aurait-il souri ? L’aurait-il ironiquement rebaptisé *Connaissance par les gouffres*, selon le magnifique titre d’un de ses recueils ? *Passages*, autre recueil dont est tirée l’épigraphe qui précède, indique une voie apparemment moins sombre, quoique aussi métaphysique, celle aussi peut-être de *L’Espace du dedans* ou de *Lointain intérieur,* autres titres également suggestifs… On espère que c’est dans ce sens fort et plein que cet “Enseignement d’exploration (Littérature et société)” sera pris par les lecteurs de ces images et de ces textes comme il l’a été par les élèves eux-mêmes, en partant d’objets simples ayant appartenu à l’un de leurs ancêtres : “(se) parcourir”, ce peut être faire ou refaire un trajet, arpenter, traverser, baliser un territoire, voyager dans sa géographie et son histoire familiales, mais “parcourir” c’est aussi passer en revue des yeux (de la pensée), c’est aussi lire — puis écrire. Pour prendre conscience, entre autres choses, que la vie n’est pas, justement, un chemin tout tracé, mais possiblement “une aventure”, comme le dit Michaux, à (s’)inventer par le biais de l’art. Ces photographies et ces textes, traces d’une recherche d’une année, en portent témoignage.

Florence Nouilhan

Remerciements à :
L’association *Batik International pour le livre PATRIARCHES* et l’aide de Marie Lacuisse
Georges Rubel pour les corrections et la relecture
L’association *Regards Multiples*

Lycée Auguste Rodin
19 rue Corvisart 75013 Paris.

Projet dans le cadre de l’enseignement d’exploration «Littérature et Société» 2010-2011

Odyssées

Florence Nouilhan - professeur de Lettres
Yves Aubry - professeur d’Histoire-Géographie
Juliette Bocci - professeur de Théâtre

Intervenante artistique,
Hanna Zaworonko-Olejniczak - photographe

Les élèves

BABILLON Victoire
BAOUZ Célia
BOUCLET Louise
DANY Laura
DE LA BROSSE Louise
DOS SANTOS Safia
FABRE Matthieu
FERRUCCI Clotilde
GROSS Quentin
GUIMS Damien
GUNEAU Rodolphe
KANTE Faguiba
KERKOUR EL MIAD Yasmine
LAI Julia
LAROCHE Cambise
MAILLARD Samantha
MARCUS Johann
MARTIN Angélique
MARTY Léa
MENDES PEREIRA Jessica
MEUNIER Kenza
MOHELLEBI Madjid
MONOD Oscar
NGUYEN Y Son
PILLON Andréa
PORCHERON Juliette
RODRIGUES Agnès
RUBEL Massia
RUSSILLO Natalia
TRAORE Abdallah
VALLOIS Zacharie

DE FIL EN AIGUILLE

Une dizaine de poupées accrochées au mur, toutes brodées main, se trouvent en face de moi : la petite Chinoise aux yeux bleus, l'Ecolière à la chemisette fleurie. Toutes paraissent se demander pourquoi mon regard est si vague. Mon esprit est ailleurs, je suis attentive au moindre bruit venant de l'autre bout du couloir de l'appartement. J'attends le moment propice.

Enfin, j'entends de la vaisselle et des couverts que l'on range, l'eau qui coule du robinet. Je me lève comme un automate et me dirige vers la cuisine. Elle est là, préparant le déjeuner et mettant la table.
Pour qu'elle se lance dans un récit, ma grand-mère doit souvent avoir les mains occupées. Tout en parlant, elle prend soin de fermer la porte de la cuisine, comme pour ne pas être entendue. Comme à chaque fois, elle refuse mon aide ; alors je m'assois et écoute. Je prends soin de garder chaque détail précieusement dans un coin de ma mémoire. Chaque morceau de sa vie qu'elle me raconte, c'est un morceau de la mienne également, une partie de mon histoire qu'il ne faudra jamais perdre, car c'est cela qui fait vivre éternellement quelqu'un. Que jamais son histoire ne soit perdue.
«Quand je repense à mon passé, j'en viens même à me demander si tout cela a réellement existé, tellement les choses sont différentes aujourd'hui», me dit-elle avant de commencer.

Ma grand-mère est née d'un père juif, mort alors qu'elle n'était qu'une enfant, et d'une mère catholique qui se remaria plus tard avec un maçon italien. Son enfance et son adolescence furent très difficiles. Aînée de quatre demi-frères et sœurs, elle dut s'occuper d'eux et travailler très jeune. Durant la guerre, une fois par mois, sa mère allait chercher des cartes d'alimentation à la mairie pour nourrir sa famille. Mais cela ne suffisait pas : les indemnités d'intempérie n'existant pas, lorsqu'en hiver, la neige empêchait son beau-père d'aller travailler, il n'y avait que ma grand-mère qui pouvait apporter un salaire.
Ma grand-mère connut de longs jours de misère et de froid. Le manque et la mauvaise qualité de la nourriture marquèrent toute son enfance. «On pouvait tout trouver dans un morceau de pain : des mégots de cigarette, des bouts de tissu… Et nos salades étaient remplies de charançons !»
Ses premières années d'étude se passèrent dans une école religieuse, puis elle entra dans une école publique où son nom juif, Levy, fut l'objet de nombreuses moqueries. Elle apprit, comme toute fille de son âge, à coudre, cuisiner, tricoter… Vers l'âge de quinze ans, elle travailla à la maison de couture Gaston, où elle fit tout d'abord partie des apprenties qui s'occupaient de ramasser les aiguilles et d'aller chercher les affaires des couturières telles que le fil, les fermetures Éclair… Puis elle fit partie des petites mains et, après avoir reçu son diplôme, des ouvrières. Elles confectionnaient des robes sur d'inconfortables tabourets, en chantant. Le propriétaire de la maison de couture fut déporté et laissa sa place à Jean Patou.
Les tantes de ma grand-mère étaient israélites et portaient toutes l'étoile jaune. L'une d'elle fut emmenée à la rafle du Vél' d'hiv', mais par chance fut relâchée à la fin de la guerre.
«À la fin de la guerre, tout le monde est sorti sur la place de la Concorde, on avait toutes des robes et des drapeaux avec les couleurs de la France. Un peu plus tard, j'ai vu une chose horrible : un jeune soldat allemand d'une vingtaine d'années tué sur place par toute une foule ; ça c'est passé à la Croix-de-Berny, à Antony. Les gens étaient tellement furieux… Ils avaient tous tellement souffert qu'ils s'en prenaient à n'importe qui.»
Vers 1948, ma grand-mère alla travailler à l'hôpital Cochin de Paris. «Du jour au lendemain, on t'emmenait dans une salle, il fallait laver par terre, distribuer les repas, faire des piqûres… Je n'avais aucune expérience, mais il fallait que je travaille. Il nous arrivait de finir la journée de travail à onze heures le soir et de reprendre le lendemain matin à six heures, ou de finir à six heures et de reprendre à trois heures de l'après-midi. Je travaillais de nuit aussi, c'était très dur. Je suis restée deux ans sans avoir un dimanche libre.»
Puis mon grand-père entra dans sa vie. Il était d'une famille de paysans de la région vendéenne et était venu chercher du travail à Paris dès l'âge de dix-sept ans. Sa mère était morte alors qu'il avait treize ans. Il rencontra ma grand-mère lors d'un bal, ils se fiancèrent et se marièrent. Ma grand-mère cessa de travailler, et mon grand-père travailla dans une quincaillerie dont il devint le président.

À présent, je suis assise dans un fauteuil, un gros album de photos sur les genoux. Je tourne la première page, une mèche de cheveux châtain clair collée au ruban adhésif précède une suite de photos d'une petite fille, leur première enfant morte quelques mois après sa naissance. Ma grand-mère tourne rapidement la page.
Ils eurent leur deuxième enfant, Sylvaine. Ils vécurent tous d'abord dans une chambre de bonne minuscule. Enfin, ils déménagèrent dans un plus grand appartement, et ma grand-mère accoucha de mon père.
Les temps avaient changé et la vie devint moins dure. Ma grand-mère a toujours gardé une joie de vivre dont les photos qui retracent sa vie témoignent, et qu'elle nous fait partager encore aujourd'hui. Son passé lui a appris à surmonter les malheurs de la vie en gardant la tête haute, et la présence à ses côtés de mon grand-père est une véritable arme face au temps qui parfois passe trop vite.

Juliette Porcheron

MISSIAVU

Quelques souvenirs se bousculent. Des bouts de mon passé tumultueux émergent de mon esprit lorsque je pense à toi. Tu as fais partie de ma toute petite enfance. Je me remémore les instants de joie que j'ai partagés avec toi. Quand tard le soir, tu venais m'embrasser sur le front. Que tôt le matin, tu me souriais tendrement, comme pour me dire que les moments de la veille que l'on avaient partagés, tu ne pourrais les oublier. Je ne t'oublie pas. Tu as su me donner beaucoup d'amour, sans le savoir sûrement car tu étais un homme qui parlait très peu. Mais derrière cette carapace de chair, je sentais au plus profond de moi que tu me portais dans ton cœur, que j'étais pour toi une enfant, ta petite-fille, un petit être cher et fragile que tu voulais à tout prix protéger. Des sentiments que tu refoulais au fond de toi, comme si tu ne voulais pas briser l'image d'homme autoritaire et insensible que tu donnais. Tu es ancré dans mon esprit. Ta mémoire est présente et marquée en moi. Tu représentes mes origines, mes racines, la Corse. Comment parler d'un paysage qui a pour vous une signification singulière et secrète ? Comment décrire un paysage qui vous fait penser à la vie, à la mort ? Ces petits refuges de nature, en Corse, me rappellent notre relation complice que l'on avait construite au fil du temps et que nous avons perdue en septembre 2006. Un lien fort et indistinct que je ne saurais décrire était tissé entre nous.

J'ai plaisir à repenser à tous ces petits moments de bonheur passés avec toi. Tu ne me parlais que très peu, et pourtant j'avais l'impression de te connaître par cœur. Je me rappelle tes faits et gestes. Tes petits rituels d'homme malade. Ton café noir du matin, la cigarette de quatre heures, le verre d'alcool de six heures. Tous ces rituels me sont familiers. Tu fumais trop, tu buvais trop. Tu as vécu des choses difficiles, des moments douloureux, qui laissent des stigmates sur le cœur d'un jeune homme. La mort de ton père, le dur séjour à l'armée. Ces passages de ta vie qui laissent un goût amer et font ressortir une peine meurtrie qui ne s'efface pas avec le temps. L'alcool, le tabac à l'excès, c'est ce qui nous a séparés. Tu étais un homme dur, presque insensible. Mais moi, je sentais que tu m'aimais. Quand, le jour de ton enterrement, Minane, ma grand-mère, glissa une petite photo de moi dans ton cercueil, je compris que je t'accompagnerai tout au long de ce dernier voyage. Je suis fière d'avoir été ta petite-fille.

Clotilde Ferrucci

A LA RECHERCHE DE TES YEUX BLEUS

Je sais qui tu es. Je sais qui tu es par les photos que j'ai volées dans les affaires de mon père. Je sais qui tu es par les souvenirs de tes enfants, mais trop parfaits pour que tout soit vrai. Je sais aussi à quoi tu ressemblais, par les yeux bleus que tu m'as laissés en guise de souvenir de toi. On t'a souvent imitée : tes mimiques, tes habitudes qui ont fait de toi ce personnage mythique. On t'a souvent racontée comme Ulysse et son Odyssée. Je sais tellement de choses sur toi : ton caractère, tes aventures, ta vie. Et pourtant je sais que beaucoup de choses m'échappent…
Je te connais comme une chanson favorite, un roman adoré.
Et pourtant je ne t'ai jamais connue…
Je pourrais te reconnaître à des kilomètres à la ronde, mais tu seras toujours une étrangère pour moi.
Graney, Françou, France-Arianne, toi, ma grand-mère, trop vite partie avant que l'on ne fasse connaissance !
Tu vois, j'aurais voulu que ce soit toi qui me racontes ta naissance à Hanoï, en Indochine, et puis ton départ pour la France, l'histoire de ta mère anglaise ; j'aurais aimé sentir tes doux cheveux blonds bouclés devenus gris que je vois dans mon salon, en photo, qui rappelle pour mon père son enfance, et qui pour moi me rappelle ton absence. J'aurais adoré que l'on fasse comme font toutes les grands-mères du monde et leurs petites-filles : s'adorer sans limite, avoir notre balade préférée. J'aurais voulu me rappeler le son de ta voix, quelque chose qui ne soit qu'à moi. Mon souvenir. Pas celui des autres. Mon souvenir. Juste toi comme si je t'avais vue de mes propres yeux, qui ressemblent tant aux tiens.
Si tu le veux bien, ma chère grand-mère, j'aimerais conter, comme Homère l'a fait pour son héros, ton périple, ton parcours accidenté.
Malgré tout ce qu'on a dit sur toi, ton personnage que tu t'es inventé, tu as beaucoup laissé de mystères, de questions sans réponse à ta mort.
Et si tu veux, d'abord, laisse-moi te faire revivre. Une ébauche de toi, pour que l'on comprenne ton importance pour tes proches. Toi qui es née sous le signe de l'originalité. Tout en toi brouillait les pistes pour essayer de te cerner, en vain. Puisque dans une famille assez bourgeoise, mais très intellectuelle, les Ducamp, dits Cavelery de Pomevol, tu fus élevée.
Fille unique, née tardivement d'un couple aux principes contradictoires ; ton père travaillait pour l'État, était communiste et très impliqué dans les arts, et ta mère, anglaise, très conservatrice, vieille fille, ne jurant que par la tradition. Mais tout de suite, tu t'es détachée de l'éducation de tes parents pour te créer ta propre personnalité. Très sportive, respirant la joie de vivre, connaissant les secrets de la nature, comme si tu étais sa confidente, tu détestais tout signe de richesse trop apparent.
Tu semblais, Françou, pour tout le monde, simple et compliquée à démêler. Toujours bonne camarade, voulant toujours aider les autres. Espiègle ; ceux qui, un jour, avaient eu le plaisir de te rencontrer sur leur chemin, t'aimaient et t'admiraient. Pour ta générosité sans bornes, pour les répliques cinglantes que tu lançais à la bourgeoisie ostentatoire et superficielle, et pour ton côté garçon manqué.
Ma tante m'a souvent raconté que, pendant ton enfance à Nice, tu escaladais les balcons et les rochers toujours plus hauts que les garçons. Tu as grimpé plus haut que tout le monde, toute ta vie.
Après ta mort, un homme est venu voir mon père pour lui présenter ses condoléances. Il était un de tes amis à l'époque où tu vivais en Martinique. Le monsieur raconta à mon père que tout le monde – surtout les hommes ! – , t'admirait, car tu sautais des roches toujours plus haut qu'eux, tu plongeais beaucoup mieux que tous les hommes assez courageux pour te défier.
Je trouve que cette anecdote te résume parfaitement, Graney.
Tu avais toujours dit que jamais tu n'irais à Paris, et encore moins pour te marier avec un Parisien prétentieux, ne connaissant rien à la nature… Mais tu y es allée, à Paris.
Tu as même vécu dans le XVIe arrondissement pendant longtemps.
C'est vrai que pour y aller, à Paris, comme Ulysse pour retourner à Ithaque, tu en as mis du temps !
Après ton départ d'Indochine à ton plus jeune âge, tu habitais à Nice, puis tu fus envoyée en pensionnat à Chambon-sur-Lignon pendant ton adolescence.
D'après ce que j'ai récolté comme informations, ce fut une des périodes les plus heureuses de ta vie. Là-bas, tu as appris l'indépendance et tu as découvert ton goût pour le sport. Tu y es restée jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale. Puis, tu as passé ton diplôme pour devenir professeur d'éducation sportive, dans le Sud de la France, je crois.
Mon père me raconte souvent que le jour où tu as dû choisir ton affectation, tu ne savais guère quoi prendre. Alors tu as choisi Fort-de-France, ne sachant où cette ville se trouvait, tu l'as choisie parce qu'il y avait ton prénom, France. C'est pour cela que tu as atterri là-bas, en Martinique, dans la plus grande innocence.
Mais malgré ta très bonne intégration aux Antilles, ma chère grand-mère, tu retourneras bien vite en France, pour épouser mon grand-père, Olivier Marty. Lui, médecin, passionné d'escalade, d'alpinisme et de littérature, t'avait rendue folle amoureuse ! Toi qui avais prêté serment de ne jamais dépendre d'un homme !
Alors, contre toute attente, toi, France-Arianne, la provinciale, aimant les forêts et les espaces verts, adorant l'air humide et frais de la campagne, tu te rendis à la capitale, accompagnée de ton mari.
Depuis ton mariage, et jusqu'à ta mort, tu seras restée boulevard Murat, faisant tes courses à vélo, sympathisant avec tous les commerçants et refusant de sortir de ton quartier ; tu laisseras derrière toi toutes les escales prodigieuses qui t'ont fait voyager et mûrir.
Ma mère, qui ne t'a pas beaucoup connue, m'a pourtant dit que ce qui ressortait de toi dans ta vie parisienne, c'était ton côté «dame nature» perdue dans le monstre parisien et ton caractère sauvage refoulé au plus profond de toi.
Malgré ma connaissance de cette branche généalogique, il reste ton absence gravée dans l'écorce. Sache que je t'aime, que tu me manques, Graney, comme si je t'avais connue !

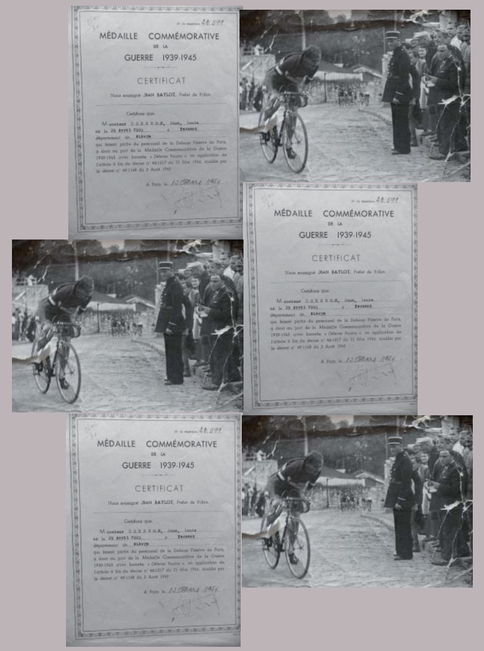
Léa Marty

LUC LANG, le huitième fils du roi

À chaque fois que j'allais chez mon grand-père, à Nanterre, je le voyais dans le salon de sa petite maison en train de regarder un curieux objet que je n'arrivais pas à cerner. C'était une médaille. Elle était en forme d'étoile ; en son centre, un arbre était gravé qui semblait représenter la jungle du Vietnam. Le rouge signifiait le sang versé pour l'indépendance, à laquelle mon grand-père avait indirectement participé en militant, l'étoile jaune symbolisant l'unité du Vietnam. Quand il la regardait, chaque égratignure semblait lui évoquer une anecdote de sa vie passée. Surtout lorsqu'il se battait dans les forces de l'ordre vietnamiennes contre les vietnamiens pro colonialistes. Mais pour lui, elle était avant tout le symbole de son dévouement, de son patriotisme et de sa fierté. Pour l'avoir, cette médaille, il s'était battu et avait milité dès qu'il en eut l'opportunité. Pour montrer et affirmer ses idéaux, il portait en guise de boutons de manchettes deux badges d'Ho Chi Minh, le patriote. Mon grand-père s'appelait Luc Lang Nguyen. Il naquit en 1936, une époque de révolution. Pourtant né dans un milieu bourgeois, il milita très jeune dans les mouvements lycéens. Mes arrière-grands-parents, que je ne connais pas, avaient donc pris la décision, avec amertume, de l'envoyer en France. Pourquoi en France ? C'est ce que je me suis demandé jusqu'à ce qu'on me raconte qu'à l'époque le Vietnam était un protectorat français.

Il connaissait déjà la langue. Son intégration et son adaptation devaient du coup être plus rapide. Au lieu de prendre le maquis, comme son grand-frère l'avait fait, il prit un avion en direction de Paris, la capitale. Il croyait, jusqu'à ce qu'on lui annonce la véritable raison de son départ, qu'on l'avait envoyé pour la poursuite de ses études. Mais ce n'était qu'un prétexte. Ses parents avaient peur qu'il lui arrive malheur. Après son arrivée, il fut très rapidement contacté par le mouvement des patriotes à l'étranger. Il milita jusqu'à l'aube des ses cinquante-cinq ans. Il mourut en 2009. Ses amis lui rendirent, devant le fleuve Rouge, les hommages qu'il méritait. Quand j'étais plus jeune, je voyais mon grand-père comme un héros. J'étais fier de lui et de toutes les choses qu'il a accomplies. Pour moi, c'était l'aboutissement de ce que peut être un homme. Il était très doux et tendre avec moi. Même s'il n'avait pas beaucoup d'argent, il trouvait le moyen de nous couvrir de cadeaux. Il était très généreux. C'était mon grand-père…

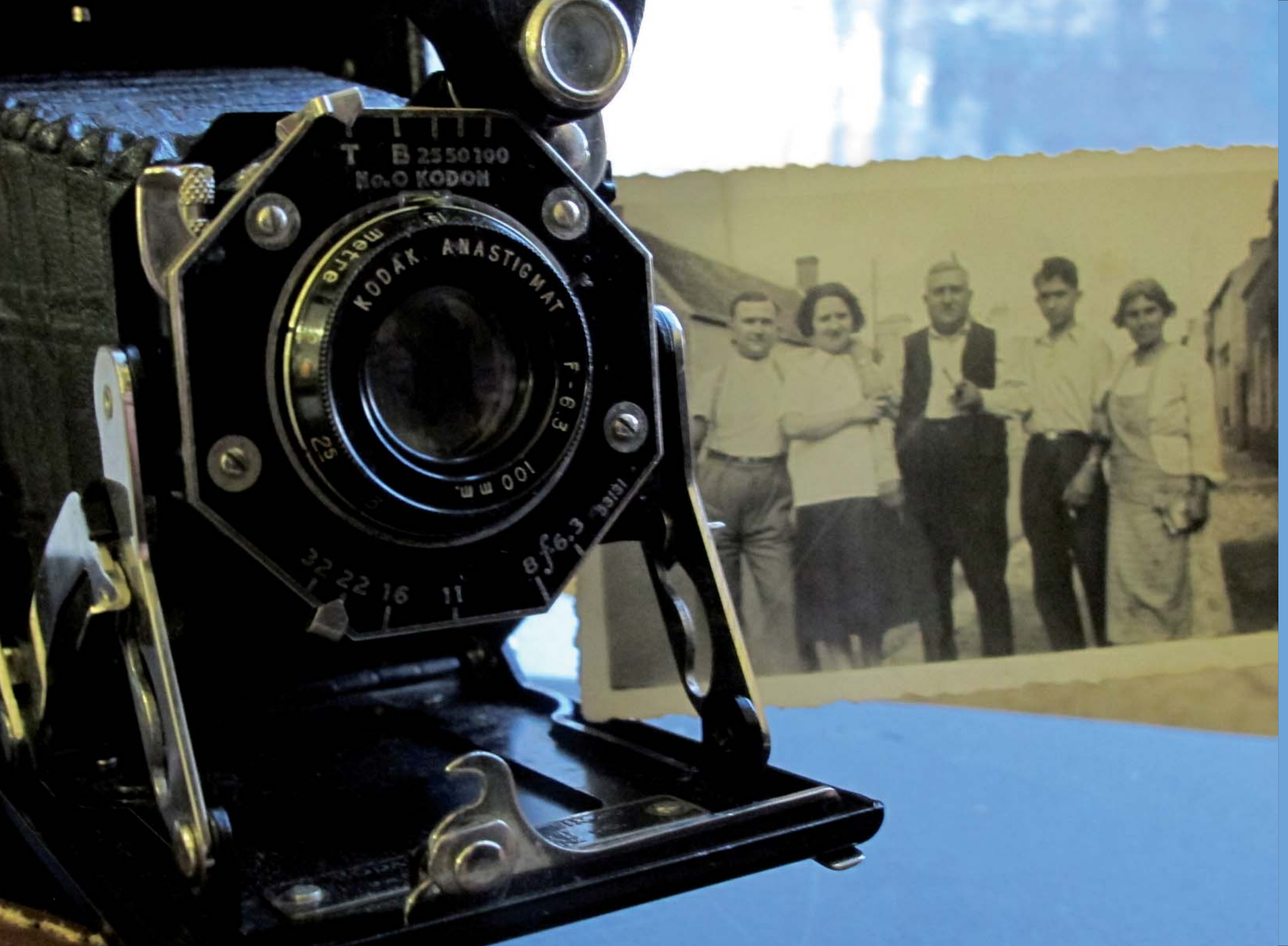
Y Son Nguyen



UN CHOIX

Dans la vie, il y a de nombreuses décisions à prendre. Je l'ai appris à mes dépens lorsque j'ai dû faire un choix bien difficile. Cette alternative décidera de mon avenir, de ma vie future. Le premier de mes choix était sûrement le plus sensé, le plus raisonnable et m'aurait garanti une vie paisible et monotone. Il consistait à rester à la campagne avec mes parents, me marier avec une femme du même statut social que moi et continuer de travailler en tant que paysan. Ce choix était raisonnable, et beaucoup l'auraient fait. Mon deuxième choix était beaucoup plus risqué. Celui-ci consistait à partir de ma campagne natale de la Nièvre, pour la capitale, sans être sûr de trouver un travail, enlever la femme que j'aime qui n'avait alors que dix-huit ans, et pas le même statut social que moi, et me brouiller pendant de nombreuses années avec mes parents. Pourquoi le manque d'argent de Jeanne était-il aussi important aux yeux de mes parents ? J'étais jeune et entêté, je choisis donc la deuxième option. Comme je l'avais prévu, mes parents ne me parlèrent plus pendant des années. En 1928, j'arrive à Paris et devient chauffeur-livreur pour les biscottes Heudebert. En 1929, j'épouse enfin ma chère Jeanne et, quelques années après, je m'engage dans la police, ne sachant pas ce qui m'attendait : l'Occupation. Au début, nous relevions des autorités militaires allemandes, mais petit à petit, sous la houlette de Karl Obert, les SS ont pris l'avantage. À la fin de cette époque, je me suis demandé si j'avais fait le bon choix.

Angélique Martin



SON SEUL ACTE DE RESISTANCE

En septembre 1939, mon arrière-grand-père, Gaston Guneau, fut mobilisé lors de la déclaration de guerre de la France et de l'Angleterre contre l'Allemagne. Il fut recruté dans un régiment de train, comme chauffeur de poids lourds. Il vécut, comme toute l'armée française, la Drôle de Guerre, c'est-à-dire l'ennui. Pour tuer cet ennui, Gaston Guneau intégra l'équipe de football de son régiment. Fin avril 1940, lors d'un match acharné contre un autre régiment, il se cassa le pied. L'armée l'envoya en convalescence dans le sud de la France, non loin de la Côte-d'Azur. C'est à cette période que l'Allemagne choisit de lancer sa grande offensive contre les armées anglaise et française. Mon arrière-grand-père, toujours convalescent, était toujours protégé loin du front. Comme il séjournait dans un hôpital militaire, il était au courant de tout. Sa seule pensée allait à sa famille. Après sa guérison, il rentra chez lui, à Paris, la France ayant signé l'armistice. Il reprit alors une activité dictée par l'État pour un service d'utilité publique. Toutes les personnes n'étant pas des prisonniers de guerre étaient mobilisées selon leurs compétences à certains postes. Il avait son permis poids-lourds et fut intégré dans l'industrie pharmaceutique pour conduire des camions-citernes d'alcool à 90°. Au bout de quelques mois, l'approvisionnement en nourriture était devenu difficile. Aussi, il eut l'idée d'échanger de l'alcool contre de la nourriture. Pour donner plus d'attrait à son produit et ayant à sa disposition des plantes médicinales et de l'anis utilisé dans l'industrie pharmaceutique, il eut l'idée de fabriquer du faux pastis. Puisqu'il avait les plantes, il suffisait de se servir de l'alcool dans son camion, l'administration tolérant 10 % d'évaporation, appelée «la part des anges». Pour la fabrication, il suffisait de couper l'alcool à 90° par 50 % d'eau, ce qui donnait un alcool à 45°, taux d'alcool du pastis encore aujourd'hui. Dans une grande bassine, il fallait laisser infuser le mélange plantes médicinales alcool-anis à une chaleur tiède pendant une journée. Il suffisait ensuite de filtrer le liquide, de rajouter du sucre et de le mettre en bouteille. Ce commerce dura plusieurs années, jusqu'à la dénonciation de mon arrière-grand-père par des acheteurs. Il fut emprisonné à la Santé durant quelques mois. À sa sortie, il parvint à échapper au Service du Travail Obligatoire, le S.T.O. Il s'enfuit avec mon arrière-grand-mère en train, et ils trouvèrent refuge dans un château à Combleu, non loin d'Orléans où ils passèrent quelques mois. Leur vie était rythmée entre promenades, lecture et descentes au village pour tenter de contacter par téléphone des amis parisiens pour connaître la situation sur place. Il reste quelques photos de cette époque-là. Il fallait faire preuve de prudence en allant au village, car la gendarmerie veillait. Un homme de trente-huit ans devait être soit prisonnier, soit au service des autres, mais certainement pas oisif. Mi-aout 1945, sentant le vent venir, mon arrière-grand-père et mon arrière-grand-mère rentrèrent à Paris dans un camion des chemins de fer qui approvisionnait la capitale, sur des sacs à pommes de terre. Mon arrière-grand-père prit son fusil et alla boulevard Saint-Michel, dans le cinéma proche de la fontaine, où il participa au combat de la préfecture de police. Il obtint ainsi une carte de résistant et une jolie traction avant aux couleurs des F.F.I. Ce fut son seul acte de résistance.

Rodolphe Guneau

UN LONG SILENCE

Le 7 juillet 1990, toute ma famille était présente pour le mariage de mes parents, l'union de deux origines, de deux religions. Je me souviens d'une photographie prise ce jour-là, mes parents souriants, ma tante heureuse et le regard craintif de ma grand-mère. Un regard méprisant et plein de peur. L'Islam avait toujours pris une place importante dans la vie de ma mère, Soumia. Née au Maroc, elle était pratiquante. Elle faisait régulièrement ses prières, allait plusieurs fois par semaine à la mosquée et avait étudié très largement le Coran. Pourtant, dès qu'elle fut mariée, sa belle-famille lui fit comprendre que sa religion n'était pas la bienvenue. «J'ai dû faire des sacrifices», me dit-elle aujourd'hui, car malgré ses croyances, elle aimait profondément son mari et décida de mettre sa religion de côté. Presque radicalement, comme si une partie d'elle même avait disparu : elle n'allait plus à la mosquée, le Coran prenait la poussière dans une bibliothèque, et elle cessa de prier. Ma sœur Camille et moi furent inscrites dans une école catholique. Notre éducation prit alors une autre direction, nous allions à l'église et nous fûmes baptisées. Ma mère accepta en silence, car même si au fond cette situation la blessait profondément, nous étions tous heureux comme cela. Ma grand-mère lui rappelait souvent :
«Ici, c'est la France, on parle français et on va à l'église.» Soumia se renfermait peu à peu sur elle-même. Aujourd'hui elle regrette ne pas avoir pu nous apprendre sa langue natale, sa culture et ses croyances. Sa belle-famille ne comprenait pas cette différence de culture : «Pourquoi ne boit-elle pas durant les fêtes ?» ; «Pourquoi ne mange-t-elle pas de porc ?» Au fond, ils ne voulaient pas comprendre, elle était juste différente. Après vingt années de mariage, mes parents divorcèrent pour des raisons qui me sont inconnues. Ma mère, à présent seule, redécouvrit l'Islam, et le Coran reprit symboliquement sa place sur la table de nuit. Plus tard, elle me conseilla de l'étudier, je passais des soirées entières assise à l'écouter me parler de l'Islam. Je suis fière à présent d'avoir ces deux cultures. J'ai tardivement appris qui j'étais, car avant je ne m'étais jamais sentie marocaine.

Kenza Meunier

CE QUI T'A CONSTRUIT

Je ne connaissais pas cette partie de ta vie ; ton enfance m'étais inconnue, ton passé obscur ; mais ta vie m'intéresse. Quand je t'en parle, tu ne veux pas me répondre, alors tout ce que je sais, c'est maman qui me l'a dit. Tout commence le 28 août 1948 à Foz-Coa, assez grande ville du Portugal quand tu es né. De ta naissance à l'âge de dix ans, ton enfance fut tout à fait normale ; tu vivais avec tes parents et ta sœur de dix ans ton aînée dans une petite maison. Le matin, tu te levais, tu allais à l'école, le soir tu revenais et tu faisais des activités de ton âge, jouant et te disputant avec ta sœur. Mais tu n'avais pas une vie aisée, tu n'avais pas tous les vêtements ni tous les jouets que tu désirais ; tes parents n'achetaient pas les gâteaux que tu voulais mais ceux qu'ils pouvaient se permettre d'acheter. Tu ne pouvais pas te permettre de manger souvent dehors, ni de t'organiser des sorties ; tes parents travaillaient, mais même en travaillant ils n'avaient pas assez d'argent pour vous donner une vie très agréable. Alors à dix ans, tu arrêtes l'école pour rester chez toi et aider tes parents avec ta sœur. A quatorze ans, tu commences à travailler aux vignes. Tu me dis seulement que tu étais à cheval, mais j'ignore pourquoi. Papa, ta jeunesse n'était pas simple. De tôt le matin jusqu'à tard le soir, tu ne faisais que travailler, et tu n'as pas eu le privilège de pouvoir continuer à aller à l'école et d'étudier. Du pain te satisfaisait et tu ne te plaignais pas. Ta vie à Foz-Coa n'était pas celle d'un adolescent, car tu ne sortais pas avec tes amis ; tu ne faisais que travailler, tu te préoccupais de chaque souci de la vie. Le matin, tu te levais ; tandis que les autres enfants étaient sur le chemin de l'école, toi, seul, tu étais sur le chemin des champs pour aller travailler comme toujours. Ton travail ne changeait pas, c'était tous les jours, toutes les heures, toutes les minutes, le même. Ta vie, ta jeunesse se résumaient à une routine. Le soir tard, tu rentrais fatigué, allant directement te coucher ou aidant en premier tes parents. Tout ce que je sais, c'est en demandant à maman que je l'ai appris, car de ta bouche, aucun mot sur ton passé ne sort. Tu ne m'en parles pas. Juste le fait d'évoquer ce sujet, cela t'énerve, et je ne sais pas pourquoi. Tu devrais être fier de ta jeunesse, de tout ce que tu as accompli, car peu d'enfants auraient pu avoir une jeunesse comme la tienne et s'en sortir par la suite. Ton courage m'impressionne. Dans ta vie, ce qui t'a le plus marqué, c'est maman, donc si on parle de toi, de ta vie, on doit parler d'elle. Maman est née le cinq février à Lamelas, petit village au Portugal, à deux heures et demie de voiture de ta ville. Elle vivait seule avec sa grand-mère. Elle a eu, elle aussi, une enfance pauvre. Ses parents s'occupaient de ses frères et sœurs. Elle a arrêté l'école à l'âge de douze ans et, pour pouvoir manger, elle a commencé, à l'âge de treize ans, à travailler aux champs. Même en travaillant, sa vie était dure, car elle ne gagnait pas énormément mais elle faisait avec et elle a toujours continué, persévéré. Elle et toi, vous avez le même courage, la même force. Vous étiez faits pour vous rencontrer. Maman a d'abord travaillé ailleurs que dans son village, et en 1974 elle déménage pour quelques mois avec sa grand-mère à Foz-Coa pour y travailler. Parfois, je me demande si tu savais la merveilleuse rencontre que tu allais faire par hasard. En décembre 1974, maman et toi, vous vous retrouvez à travailler sur les mêmes champs. Vous êtes tombés amoureux en un instant : c'est un vrai coup de foudre comme ceux qu'on voit dans les films. En quelques secondes, en quelques minutes, ce furent des sourires gênés et des regards du coin de l'œil. Cet amour vous a donné à chacun un peu plus de force et de joie de vivre. Papa, les seuls moments où tu pouvais t'échapper de cette routine étaient les moments passés avec maman. Mais cet amour comporte un obstacle : tu habitais maintenant en France, papa ; mais comment aurais-tu pu deviner que ces vacances passées au Portugal changeraient ta vie ? Car à tes dix-neuf ans, avec des amis, tu décides d'aller vivre à Paris pour avoir une meilleure vie. Ce voyage a été assez dur physiquement et mentalement. Les frontières, vous les avez passées à pied ; combien d'heures de marche cela représente-il ? Cela, personne ne le sait. Et dès que vous avez atteint le sol français, épuisés et à bout de souffle, vous avez commencé à faire du stop. À Paris, tu rejoins ta sœur. Là, tu commences à travailler dans les bâtiments ; tu étais content, car les conditions de travail et de salaire étaient convenables. Tu vis à Paris avec ta sœur et tu es fier de travailler, même si tu parles pour l'instant très mal français. Mais au bout de quelques mois, ton pays te manque. Alors tu décides de retourner, ce fameux décembre 1974, au Portugal pour y passer des vacances. Mais même en vacances, tu travaillais encore ; là tu rencontres, comme je l'ai raconté, maman. Quelques mois plus tard, tu dois retourner en France, la laissant au pays ; mais en mai, tu reviens au Portugal et en Juillet 1975, vous vous mariez. À partir du premier jour où vous vous êtes vus, il a fallu huit mois pour vous marier. Fin juillet, tu dois retourner en France pour ton travail, et, par amour, maman vient avec toi ; dans un pays inconnu pour elle. Quelle belle preuve d'amour ! Arrivés en France, vous cherchez un logement, vous en trouvez vite un et vous vivez ensemble, même si votre maison était vraiment très petite. Mais cela ne vous a pas empêchés de vivre et d'avoir votre premier enfant en 1976. Désormais, vous viviez à trois. Papa, toi tu travaillais et maman restait avec Martine. Même avec peu d'argent, avec vos familles respectives restées au Portugal, vous êtes restés forts et solidaires pour votre fille. En 1977 naît votre deuxième enfant, Fernando, qui donnait un nouveau sens à votre vie. Avec l'agrandissement de la famille, la maison devenait trop petite, et le salaire de papa ne suffisait pas pour vous entretenir tous les quatre : vous avez donc décidé d'envoyer Martine au Portugal, alors âgée d'un an, vivre avec sa grand-mère. Huit ans après, en 1984, Artur est né et Martine est revenue vivre avec vous. Vous viviez tous les cinq, tranquillement, paisiblement, vous aviez tous vos petites habitudes; puis, en 1994, sans que vous vous y attendiez, je suis née, la petite dernière de la famille. Papa, maman, je vous aime.

Jessica Mendes-Pereira

MI TIERRA

L'Espagne, pour moi, ce n'est rien. Aucun souvenir ne s'y rattache, c'est une terre floue, vide de sens. Personne ne m'en a jamais parlé avec passion. La fierté qu'ont habituellement les gens pour leurs origines est inconnue pour moi, je ne l'ai jamais ressentie.
Comme si l'histoire de mes ancêtres était sans importance, une page de leur vie, de nos vies à tous que l'on tourne sans réfléchir et sans remords. La culture espagnole a toujours été absente de ma vie ; je n'en ai jamais ressenti le manque. J'ai le sentiment que mes aïeux ne m'ont rien apporté, qu'à part leur sang qui coule dans mes veines, tout nous oppose. Peut-être ma grand-mère a simplement voulu se débarrasser de son image d'immigrée espagnole en épousant un Italien... Ce choix était-il le bon ? Ce n'est pas à moi d'en juger, mais aujourd'hui, l'Espagne a été si peu présente dans ma vie que je ne sais pas ce qui me lie à ce pays. Je n'ai, en réalité, jamais cherché à le savoir. Je me sens entre deux vents contraires : celui vers lequel le temps nous pousse sans retour, mais également celui d'où nous venons... Alors pourquoi ne pas simplement essayer d'assumer la vie de notre famille, son histoire, et d'honorer en quelque sorte la mémoire des ancêtres ?
Ma grand-mère est née là-bas. Sa mère, Julia, une républicaine espagnole, est partie seule de Camarena, dans la banlieue de Madrid, avec ses cinq enfants, pendant que son père, Pedro, et un de ses frères, Delfin, étaient à la guerre. Ils se sont d'abord réfugiés à Madrid, chez une tante. Puis ils ont fui cette guerre civile qui empirait de jour en jour pour aller à Pons, en Catalogne espagnole, où ils sont restés deux ans et purent retrouver Pedro quelque temps. Mais bientôt le ciel catalan se couvrait d'avions qui bombardaient tout sur leur passage. Les obus tombaient du ciel et l'éclat de l'un d'entre eux alla droit dans la poitrine d'un des enfants : Pedro. La perte de son fils décida Julia à se rendre en France avec ses enfants. Elle traversa les Pyrénées à pied, avec ma grand-mère dans les bras. La marche fut longue et périlleuse pour tout le monde, mais ils finirent en 1939, par arriver à Argelès-sur-Mer. Enfin, Pedro, toujours en Espagne, parvint à s'enfuir et retrouva de nouveau sa famille avant qu'on ne sépare les hommes des enfants dans les camps de réfugiés. Julia et les enfants furent ensuite transférés à Oyonax, dans l'Ain, et Pedro à Brams, dans l'Aude. Mais la Seconde Guerre mondiale éclata en Europe ; la France manquait d'artisans, et Pedro était boulanger. Il fut alors libéré plus rapidement des camps et partit travailler à Penotier, à côté de Carcassonne, où son patron l'aida à retrouver sa famille. Enfin, en 1940, après cinq années de séparation, ils furent à nouveau réunis et vécurent ensemble à Penotier.
J'aurais finalement mis quinze ans pour comprendre qu'il est illusoire de prétendre nier sa naissance au sein d'une famille, comme si ce passé que nous n'avons pas connu cherchait à nous attirer sans cesse vers lui. Notre appartenance à notre famille n'a pas dépendu de nous, mais elle a déterminé une grande partie d'entre nous à devenir ce que nous sommes. Ces ancêtres que nous n'avons jamais vus et que, pourtant, nous nous empêchons d'oublier, par principe sûrement, font bel et bien partie de nous. Car notre existence n'est pas écrite d'avance, mais c'est grâce à leur histoire, à leur parcours que nous sommes ici aujourd'hui. L'Espagne représente enfin quelque chose pour moi : une sorte de terre de rattachement, un point d'accroche, comme le commencement de ma propre existence. Et je sens en moi monter ce sentiment jusqu'alors inconnu, cette fierté, de pouvoir à présent dire :
je suis espagnole.

Andréa Pillon

PARTIR

31 mars 1990

Déjà un mois que Marcelo et moi sommes mariés ! Et dire que nous partons demain ! Le temps passe vite ! J'ai passé la journée à faire mes valises, et je suis tellement fatiguée que je n'arrive plus à tenir debout. Parfois, je me demande si tous ces efforts valent la peine. De toute façon, je n'ai pas le choix, il faut que je quitte Buenos Aires. Cette situation devient pesante, oppressante, avec l'hyperinflation qui nous envahit, ainsi que cette inertie culturelle, ce sentiment de désert artistique. Aller au supermarché devient une véritable préoccupation, car au cours de la même journée les prix doublent ou triplent. Même si la dictature est finie, la démocratie reste menacée par de nouvelles tentatives de coup d'État. Cette guerre des Malouines, durant laquelle des jeunes de dix-huit ans sont partis sans aucune instruction militaire, reste sous silence. Des amis qui ne sont pas revenus… Et maintenant la crise, toujours cette crise. Non, finalement, il vaut mieux partir. Il me reste heureusement encore une nuit pour partager avec mes amis un peu de musique, autour d'un bon maté qui nous tiendra chaud toute la nuit. Je ne leur dirai pas adieu ; on fera comme si on se reverrait bientôt. J'emporterai avec moi ces belles rues de Buenos Aires, ces gens assis sur le trottoir, écoutant du tango, comme s'ils attendaient quelque chose. Ce sera la ville de ma nostalgie.

1er avril 1990

Nous voici à l'aéroport. L'avion de Buenos Aires en direction de Paris part dans trois quarts d'heure, ce qui me laisse du temps pour écrire. Pourquoi Paris ? Il n'y a pas longtemps, Marcelo a fait une grande tournée en Europe, en tant que musicien de jazz mélangé à de la musique sud-américaine, et il est passé par Paris. Il joue de la batterie. Il a profité du temps libre qui lui restait après son concert pour se promener dans la ville. Il m'a raconté qu'il avait été attrapé par celle-ci, et qu'il en est tombé amoureux. Peut-être que cela semble un peu exagéré, mais j'espère réellement pouvoir ressentir la même chose en arrivant. Je pense en ce moment à mon grand-père et au père de Marcelo qui ont quitté l'Italie après la guerre, à ma grand-mère qui est partie d'Irlande, à mon père qui doit se demander s'il a bien fait de nous avoir prêté de l'argent pour partir… Je suis inquiète ; personne ne nous attend, nous emmenons avec nous seulement la batterie et quelques vêtements. Est-ce suffisant pour commencer une nouvelle vie ?
Je ressens en ce moment comme un pincement au cœur à l'idée de quitter l'Argentine, de laisser derrière moi tout ce que j'ai connu : mes amis, ma famille, ma vie.

Natalia Russillo

ORIGINES

Lorsque les gens me demandent de quelle origine je suis, ils sont souvent surpris lorsque je leur réponds que je suis d'origine vietnamienne, car mon grand-père paternel est vietnamien et ma grand-mère, française ; de cette union est né mon père eurasien.
Saigon, 1946 : mon grand-père a seize ans et l'occupant japonais est omniprésent sur le territoire. La population, terrifiée par ce nouvel envahisseur, survit tant bien que mal, après de nombreuses années de guerre. Mon grand-père, alors adolescent, est témoin de cette barbarie, de cette guerre cruelle qui se propage. Un soir de septembre il décide de parler à ses parents, il veut partir. Son père, commerçant modeste, l'encourage ; il veut qu'il parte faire des études, mais sa mère est plus réticente à ce que son fils unique la quitte. C'est pourtant la seule solution pour ne pas continuer à subir cette horreur.
Octobre 1946 : sur le quai, sa mère l'a accompagné, elle reste digne, son visage est de marbre. Les premiers voyageurs en file indienne montent un par un sur l'embarcadère happé par l'énorme paquebot. C'est l'heure, la sirène a retenti. Il se blottit contre sa mère, et elle lui murmure : « Mon fils, on ne se reverra jamais » ; elle savait. Trois mois pour arriver à Marseille, troisième classe tout au fond du bateau, la classe des pauvres ; il fait une chaleur étouffante, la nourriture est infecte et une puanteur épouvantable envahit l'espace. Il y a des escales en Inde, à Colombo, le canal de Suez pour enfin arriver à Marseille.
Janvier 1947 : soulagé d'être enfin arrivé, mon grand-père rejoint sur le quai un groupe de compatriotes rencontrés lors de ce périple. Pendant la traversée, il s'est lié d'amitié avec un voyageur qui lui propose de l'emmener avec lui en Bretagne, afin de poursuivre ses études. Durant quatre années, mon grand-père travaille dur pour apprendre le français et pour obtenir non sans mal son baccalauréat, puis décide peu de temps après de rejoindre Paris pour trouver un travail. La mort subite de son père l'oblige à chercher un travail rapidement, car les mandats cessent de lui parvenir. Il trouve finalement un emploi dans le plastique, fabrique des cockpits d'avion ; malheureusement ce métier sera de courte durée, car il est allergique au plastique, ce qui l'oblige à cesser cette activité.
Juillet 1952 : mon grand-père vit dans le quartier Latin, le fief des étudiants étrangers. Il survit avec des petits boulots, dormant tantôt chez les uns, tantôt chez les autres. La vie n'est pas facile, mais l'entraide de ces exilés est forte. Des restaurants vietnamiens s'installent peu à peu dans le quartier, et mon grand-père travaillera comme serveur dans un de ces restaurants.
Octobre 1953 : il rencontre ma grand-mère à l'hôpital, elle est infirmière. Native du nord de la France, elle est fascinée par l'Asie, elle adore voyager. Il l'épouse un an plus tard. Ils vivent dans une chambre d'hôtel place Saint-Michel, ma grand-mère est enceinte. Mon grand-père doit assumer rapidement son rôle de père de famille et décide de s'associer et de créer son restaurant.
Août 1973 : vingt-sept années ont passé ; il rentre pour la première fois au Vietnam, heureux de retrouver son pays. L'Asie lui manquait. Les Américains occupent le sud du pays, et la guerre continue toujours. Il ne revit jamais sa mère, morte en 1963.

Julia Lai

UNE VIE RETROUVÉE

Quand mon grand-père s'engage au service militaire, cet été-là, pendant la guerre d'Algérie, ce n'est pas par choix, mais par obligation. En s'engageant, il est astreint à avoir peur de mourir, contraint à ce que sa famille se fasse tuer. Cet engagement va durer deux ans.
C'est pendant cette période que la vie de ma grand-mère bascule dans une succession d'épreuves douloureuses : elle est le témoin muet du massacre de ses voisins par les Français ; un incendie provoqué par les bombardements des avions militaires ravage, sous ses yeux impuissants, l'intérieur de sa propre maison, qui disparaît en fumée.
Elle garde ancrée en mémoire l'épicerie du village brûlant avec ses occupants: une famille et des enfants.
Comment oublier son cousin torturé et battu à mort ?
Comment effacer de sa mémoire le retour de son père, après trois mois d'emprisonnement dans des conditions horribles ?
Comment oublier son corps en sang, ses hématomes dans le dos et son visage défiguré par les coups ?

Comment oublier la mort de sa sœur deux ans après sa naissance, et effacer de sa mémoire ses grands yeux bleus désormais à jamais fermés ?
Tant de questions sans réponse, tant de souffrances sans apaisement.
À cela s'ajoute une séparation tout aussi douloureuse ; sa mère, contrainte à regagner Alger, ne lui donna pas de nouvelles pendant sept mois.
Vivant désormais chez ses beaux-parents, craignant à chaque instant d'apprendre une terrible nouvelle, ma grand-mère fut condamnée à vivre dans une peur permanente, privée de toute liberté. Le village se transforma rapidement en camp militaire, où des soldats arrivèrent et partirent sans aucune contrainte, où les conditions de vie étaient celle d'une guerre civile : les débris, les odeurs de cadavre, les départs précipités des voisins horrifiés, tant de choses qu'on ne peut s'imaginer.
Tous ces malheurs rendirent ma grand-mère plus forte.
Toutes ces infortunes, ces désespoirs, ces détresses rendirent ma famille plus combative.

Malgré tous ces événements douloureux, ma famille a pu vivre des moments heureux, avec des naissances et des mariages.
Malgré tous ces chagrins, la chance lui a souri aussi.
Ainsi, sa belle-mère, handicapée de la jambe, écrivit à un commandant de la caserne de Bejaïa, qui venait souvent sur un cheval blanc au village, pour que son fils, très jeune, soit dispensé de combattre en raison de ses responsabilités familiales : une mère handicapée, une femme à aider, une famille à protéger. Le commandant accepta, ce qui fut un soulagement pour tout le monde.
Mon grand-père, une fois libre, fut obligé de partir pour travailler, nourrir sa famille. Il trouva quelques boulots d'ouvrier.

La guerre enfin terminée, l'Algérie libre, il se réfugia en France avec une carte d'identité, et pour seul bagage quelques vêtements et les biens de sa famille. Toute sa famille espérait que cet homme leur sauverait la vie.
En effet, l'avenir de toute une génération était entre ses mains.
Par chance, il trouva un logement dans une cité en banlieue parisienne et exerça bien des métiers sans grand intérêt...
Trois ans passèrent avant qu'il ne revienne en Algérie chercher sa femme et ses deux enfants encore très jeunes, quatre ans et deux ans chacun. Tous les papiers furent faits pour leur départ ; il est vrai qu'il était de plus en plus compliqué d'accéder à un autre territoire.
Ma grand-mère avait toujours rêvé d'une vie agréable, libre, heureuse et meilleure économiquement. La France était pour elle comme un moyen de s'en sortir dans la vie, de travailler. Elle souhaitait aussi que ses enfants aient une éducation scolaire.
Enfin, la séparation arriva ; il était temps de partir vers ce pays inconnu.

C'était en 1971, ma grand-mère s'en souviendra toujours, elle redoutait ce moment, se séparer de sa mère. Elles se regardaient dans les yeux, versèrent quelques larmes et se serrèrent très fort dans les bras sans dire un mot, sans que personne ne puisse les séparer. Sa mère était déjà très malade et âgée, elle ne pouvait pas partir malheureusement. Pour que les liens soient encore très forts, sa mère lui remit un bracelet en argent fait à la main. Cet objet représente pour ma grand-mère un cadeau d'adieu, le seul, le dernier qu'elle reçut de sa part, car un an après sa mère décéda, en septembre 1972.

Arrivée à l'aéroport d'Alger, la petite famille partit vers ce nouveau monde en avion pour la première fois. Ma grand-mère arriva enfin en France, ce pays tant rêvé, où elle rejoignit son mari. Elle entendait les Français parler une langue bien étrange pour elle. Lorsqu'elle arriva chez elle, dans son appartement, elle pleura ; les enfants à côté, encore inconscients de ce qu'ils vivaient, jouaient dans le salon. Ma grand-mère les regarda et se rappela ce qu'elle avait vécu pendant toutes ces années.
Elle se disait qu'enfin elle allait pouvoir vivre.

Célia Baouz

UNE VIE

La queue devant la ferme est longue, depuis maintenant un an, nous cherchons tous du travail.
Les stocks de farine diminuent fortement, nous n'aurons bientôt plus de pain.
Oui, le village est mort : la plupart de ceux partis à la guerre ne sont jamais revenus et d'autres sont déjà loin, tentant leur chance ailleurs.
Pour ma part, je ne sais pas ce qu'il adviendra de ma famille. L'Aubrac n'a plus d'avenir, et l'on dit qu'il y a du travail à Paris : ils cherchent des transporteurs de charbon, de vin.
Peut-être cela suffira-t-il à nourrir tout le monde ? Enfin, j'espère.

Saint-Chély-d'Aubrac, 1946

Enfin, nous sommes arrivés ! À nous Paris !
Arrivés par la navette à la gare d'Espallion, nous avons pris le train avec les Soulier en direction de Paris gare d'Austerlitz, où une tante de Mme Soulier nous attendait pour nous conduire chez elle. Elle nous héberge pour quelque temps encore.
À dix dans l'appartement, nous avons les coudes serrés, et deux lits pour neuf.
La tante de Mme Soulier, Rosy, a monté une entreprise de transport ; Roger, le mari de Mme Soulier, et moi y travaillons, nous livrons des patates, du vin aux bourgeois...
Tout de même, que c'est bruyant Paris ! Tous les jours des milliers de voitures circulent ou ne circulent pas d'ailleurs : des bouchons se forment tous les matins dans la plus grande banalité, accompagnés par des coups de klaxon qui semblent interpréter quelque symphonie...
Mais, je dois l'avouer, l'Aubrac nous manque. J'aperçois parfois Mme Soulier regarder cette montre que sa mère lui a donnée avant le voyage, et pleurer. Moi je pense à mes vaches, devant ma soupe, à l'aligot de Martine, le meilleur que j'aie connu.
En attendant de te revoir, Saint-Chély, je vis à Paris comme un vrai Parisien, et prie Dieu à Notre-Dame.
Paris, avril 1947.

Matthieu Fabre

FRAGMENTS D'UNE VIE

Assise face à mon grand-père, j'écoutais son histoire, l'histoire de sa vie : sa naissance à Paris en 1931, sa scolarité, l'Indochine, l'Algérie puis son retour en France. Quelquefois, je me permettais de l'interrompre pour avoir plus de détails sur sa vie, afin d'être à mon tour capable de la partager.
Après avoir effectué sa scolarité jusqu'au baccalauréat, il voulut commencer une formation de pilote en 1951, dès l'âge de vingt ans. Mais étant donné qu'après la Seconde Guerre mondiale il n'y avait plus de formation pour pilotes en France, il partit, dans le cadre des accords franco-américains, apprendre à piloter dans l'armée de l'air des États-Unis et dans la Royal Canadian Air Force, et obtint son brevet de navigateur. Quelques années plus tard, en 1954, Gilles fut affecté en Indochine où il effectua en deux mois quatre-vingt-quatre missions de guerre, notamment à Diên Biên Phù. Il avait pour but d'aider le peuple vietnamien du Sud à ne pas tomber sous la coupe des communistes.

Lorsque mon grand-père me raconta cet épisode marquant de sa vie, je fus curieuse de connaître la cause de son emprisonnement en Indochine et la façon dont cela s'était produit. À ma grande surprise, il me parla sans grande difficulté de ce souvenir fort, marquant et douloureux.
Le 17 juin 1954, il effectuait une mission de recherche d'un avion ami abattu la veille, lorsqu'il fut atteint par des tirs d'artillerie antiaérienne provenant de la DCA, Défense Contre Avions. Il fut alors contraint d'effectuer un atterrissage forcé, et les trois membres d'équipage,le pilote, le bombardier et le mitrailleur de queue, furent faits prisonniers. Ils durent effectuer une longue marche pendant dix-sept jours jusqu'au camp de prisonniers. Cette marche fut extrêmement pénible, car ils n'étaient pas nourris et ne pouvaient rien boire. Dans les camps, on leur fit subir des « lavages de cerveau » dans le but de les endoctriner afin de les faire devenir des communistes. Ils étaient au beau milieu de la forêt et construisaient eux-mêmes des cabanes afin de s'abriter des intempéries, des animaux et des insectes, mais aussi afin d'avoir un minimum de confort. On leur servait uniquement du riz le matin et le soir. Ces deux mois de captivité parurent vraiment longs, et à leur libération mon grand-père et ses compagnons furent hospitalisés, car leur santé s'était considérablement dégradée : en deux mois, Gilles avait perdu trente-deux kilos. Libéré fin août, il fut décoré de la Médaille militaire ainsi que de la Croix de guerre.

J'ai du mal à m'imaginer le sentiment qu'a pu ressentir mon grand-père à ce moment-là. Cette époque est très lointaine dans sa vie, mais il s'en souvient comme si c'était hier. Ce souvenir, sans doute le plus marquant dans toute sa vie, me touche. Je ne connaissais que très peu son histoire jusqu'à présent, et le vois différemment. Je l'admire et essaie de le comprendre. Curieuse, je continuais d'écouter son récit…

Le 20 juillet marqua la fin de la guerre et des hostilités en Indochine. Gilles quitta l'aviation pour entrer dans la vie civile et s'installa en Algérie pour travailler dans une société privée de pétrole nommée Shell en 1954. Là-bas, il rencontra ma grand-mère, Sylvia, née de parents espagnols qui vivaient aussi en Algérie, son père ayant créé une entreprise de travaux publics. Ils se marièrent en 1957 et eurent deux enfants : mon oncle Franck en 1958, et mon père Bernard en 1959.
En 1962, l'Algérie devint un État indépendant de la France à l'issue d'un référendum décidé par le président de la République de l'époque, le général de Gaulle.

Après la déclaration de l'indépendance de l'Algérie, les Français étaient mal vus par le gouvernement algérien. Bien que la grande majorité des Français fussent rentrés en France, mon grand-père y resta une année supplémentaire afin de former des cadres algériens de la société où il travaillait, pendant que sa femme et ses enfants l'attendaient en France.
Cette période fut douloureuse pour mes grands-parents, car ils n'eurent pas d'autre choix que de tout abandonner, amis, foyer et travail et de recommencer à zéro. Leur vie, qui me paraissait calme et peu mouvementée, m'apparaît maintenant comme une vraie bataille. Gilles me raconta qu'après ces événements il quitta l'Algérie et qu'une fois en France, mes grands-parents trouvèrent un logement et un emploi stable après avoir été hébergés quelque temps dans un appartement prêté par des amis.

Aujourd'hui, mes grands-parents sont divorcés et me parlent peu de leur passé. Ces souvenirs ont évidemment une place très grande dans leur vie. Ce récit m'a appris à mieux le connaître et à prendre conscience de ce que j'ignorais jusqu'à maintenant. Sa discrétion m'étonne, car je trouve son histoire peu banale, et le fait qu'il me la raconte m'a vraiment plu. C'est cette recherche qui m'a permis de vraiment le rencontrer, de nous rapprocher et de l'admirer.

Louise de la Brosse

ALI MOHELLEBI

Mon père, bien qu'il n'ait connu que très peu le sien, ne parle de lui qu'en bien. Peut-être l'idéalise-t-il ou peut-être était-il aussi brave qu'on le raconte ? De toute façon, le seul témoin de sa vie que je connaisse est mon père. Mon grand-père, Ali Mohellebi, est né en 1901. Ses parents étaient agriculteurs et ils vivaient avec leurs cinq enfants dans une ferme plus que modeste à Azazga, en Algérie. En regardant ses photos, je l'imagine dans ces grandes plaines sauvages où les vaches si peu nombreuses devaient lutter contre cette herbe si haute et verte. Son enfance ne fut pas malheureuse, bien qu'il ne soit pas allé à l'école et qu'il dut aider dans les champs.
À douze ans, il perdit son père, qui avait quarante ans. Il oublia son chagrin en travaillant, car c'était le garçon le plus âgé. Une dizaine d'années plus tard, sa mère vendit une partie de leurs terres et mon grand-père décida de partir vers la France, pensant peut-être y faire fortune et espérant surtout gagner assez d'argent pour fonder un foyer en revenant. Là-bas, grâce à la communauté algérienne, il trouva un logement très vite. Le travail ne manquait pas à l'époque en France, en particulier pour un jeune homme acceptant un salaire de misère. Il devint donc carrier en Île-de-France, puis ouvrier dans différents chantiers. Après trois ans passés à travailler, il revint dans son pays natal ; mon père n'a pas su me dire pourquoi, car il n'était pas encore né, mais j'imagine qu'il avait trouvé assez d'argent ou peut-être pas, et il savait qu'il n'en trouverait pas plus. À son retour, il se maria avec une femme de son village et eut d'elle cinq enfants. J'ai décidé de raconter son histoire, car c'est le premier de mes ancêtres à avoir émigré vers la France, et c'est le pays dans lequel j'ai toujours vécu.

Madjid Mohellebi

RÉMINISCENCE

Le sable de la tempête s'était insinué partiellement dans la maison, bien que des serviettes mouillées eussent été placées sous les portes et devant les interstices que laissaient les fenêtres fermées. J'aidai ma grand-mère à balayer tout ce sable. J'en fis de petits tas que les chiens s'amusèrent à disperser.

«Ouste ! Dehors Millow, Grenouille ! Vous faites perdre la tête à maman ! »

J'étais moi-même aussi fatigué et je balayais les saletés tant bien que mal. Ma grand-mère, après un ultime effort, s'assit, courbaturée, sur un des sièges du salon. « Ce sable est une vraie malédiction ! Je me demande comment je m'en serais sortie sans toi, mon petit-fils.»

Elle soupira et se mit à l'aise sur sa chaise. Elle posa son balai par terre sans grande délicatesse, ce qui fit un bruit sec qui me fit sursauter. Je finis de nettoyer et m'effondrai, à mon tour, sur le canapé non loin de ma grand-mère. Que c'était agréable de s'allonger sur quelque chose de mou et confortable après un tel effort ! «Si tu n'aimes pas le sable, pourquoi as-tu décidé de vivre en Tunisie ?»

Mon interrogation la fit sourire.

«Vois-tu, la Tunisie me rappelle mon pays, le Vietnam.

– Pourquoi ne pas retourner au Vietnam alors ?

– J'ai mes raisons, mon petit-fils. J'ai eu tellement de mal à le quitter qu'y retourner simplement me fait drôle. Et le pays a beaucoup changé depuis.

– Pourquoi quitter le Vietnam puisque nous vivions comme des princes là-bas ? Nous étions riches et aisés : Papi était un très grand directeur de banque, et toi tu restais à la maison à réparer des meubles que des personnes t'amenaient. Nous avions une résidence et beaucoup de femmes de ménage.

– À cause de la guerre.

– Tu as fait la guerre ?

– Non, je suis une femme, ma condition m'a donc épargné de tenir une arme. Je l'ai subie. J'ai même vu et vécu les occupations qu'a endurées le pays : par les Japonais, les Français et une partie par les Américains. J'ai tout connu, la faim, la peur, l'anéantissement.»

Elle joignit ses mains aux miennes et, d'un air étrangement enjoué, me délivra tous ses secrets.

«Je pense que tu es assez grand pour connaître mon histoire. Tu vas comprendre pourquoi je te dis tout le temps que tu as de la chance de vivre dans un pays en paix.» Comme tu le sais, le Vietnam fut la proie de beaucoup de pays avides. La première occupation que j'ai vécue était l'occupation japonaise. J'étais alors encore une petite fille, inconsciente du danger qui pesait sur nous, mes frères et sœurs, mes parents et moi. Les Japonais nous avaient concentrés dans des camps, avaient instauré un couvre-feu et abattaient tous ceux qui enfreignaient leurs règles. Ils épuisèrent les ressources du pays, ce qui a déclenché une famine, la grande famine de 1945. J'ai vu beaucoup de gens mourir de faim autour de moi, et nous allions connaître le même sort s'il n'y avait pas eu cet heureux hasard: ma grande sœur avait trouvé, échoué, un thon pourri de plusieurs jours rempli de vers dont les plus gros étaient comme ton petit doigt. Nous avons passé, maman et moi, presque une journée entière à les enlever à la pince à épiler. À une autre époque, nous aurions regardé cela avec dégoût et nous aurions refusé d'avaler la moindre bouchée de cette chair avariée. Mais la faim nous tenaillait tellement les entrailles que nous l'avons mangée sans rechigner, voire avec un certain plaisir.»

Elle posa sur la table basse ses lunettes et croisa ses bras sur son ventre.

«Ça a dû être terrible…

– Non, mon enfant, loin de là. Tu dis ça parce que tu n'as jamais connu la famine ni la guerre. Quand tu seras dans des périodes aussi difficiles que celle-là et que tu auras tellement faim que tu seras même prêt à manger les semelles de tes chaussures, alors tu verras que dans une telle situation tu feras exactement la même chose que nous, car l'instinct de survie est le plus fort, et tu remercieras même le Ciel, j'en suis convaincue, de t'avoir fait un tel cadeau et permis ainsi de survivre, tes enfants et toi, quelques jours de plus. Alors, souviens-t-en bien. Mais laisse-moi continuer ma narration, car si je m'interromps trop, je vais perdre le fil de mon histoire…»

«Un jour, toujours durant cette période de famine, mes sœurs et moi étions sorties du périmètre du camp, ce qui était interdit, et tout contrevenant risquait le peloton d'exécution. Nous nous rendions à la plage où nous avions l'habitude de jouer sans que personne ne nous remarque. Nous étions encore trop jeunes pour connaître le danger. Soudain, nous avons été intriguées par une masse inerte sur la plage, tout juste ballottée par les vagues. L'insatiable curiosité de la jeunesse aidant, nous mîmes notre peur de côté et nous nous en approchâmes, chacune de nous bien décidée à montrer aux autres qui était la plus courageuse. Étendu sur la plage, le cadavre d'un japonais. Il était mort récemment, car il ne se décomposait pas et ne puait pas. J'étais terrassée par la peur, tandis que ma sœur aînée s'approcha de lui. Elle retira de son poignet une belle montre. J'étais outrée. Je lui demandai donc de remettre l'objet là où elle l'avait trouvé, mais, sans m'écouter, elle continua sa fouille. Elle trouva un portefeuille et nous demanda de repousser le corps dans la mer. Une fois le corps disparu, nous retournâmes au camp, toujours incognito, notre butin dans les poches.»

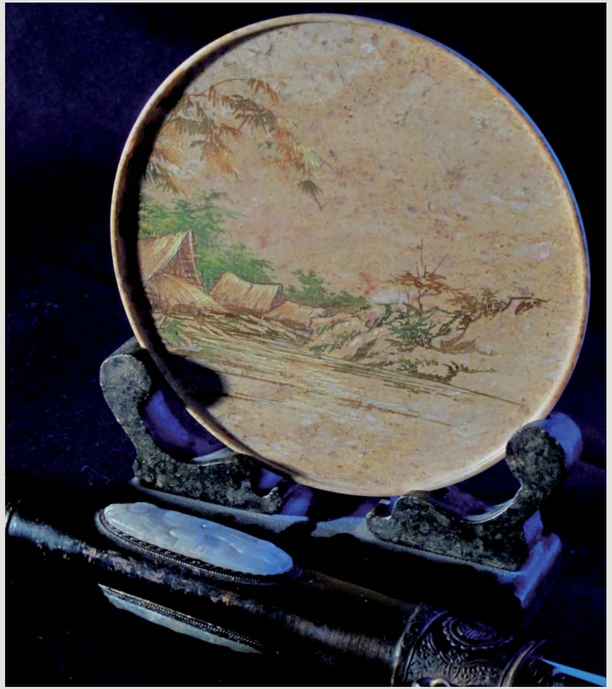
J'étais étonné. J'ignorais que j'en savais aussi peu sur la grand-mère que je connaissais depuis tout petit. Je ne sais comment décrire toutes les émotions qui m'assaillirent.

«Que s'est-il passé ensuite ? lui demandai-je.

– Nous vendîmes la montre, et l'argent économisé nous permit de pouvoir manger convenablement. En partie grâce à ça, nous avons pu survivre à la famine. Le retour des Français au Vietnam marqua la fin de l'occupation japonaise. Ils y instaurèrent une politique coloniale, encore plus rude que

la précédente. En 1946, Ho Chi Minh, leader des forces insurgées Vietminh intensifia son mouvement de guérilla et réussit, en mai 1954 à la bataille de Diên Biên Phu, à repousser les forces françaises présentes hors du pays. Les Français vaincus signent le traité de Genève, mettant fin à huit années de guerres coloniales. Les Américains reprirent le flambeau laissé par les Français et favorisèrent l'accès au pouvoir de personnes en accord avec leur politique anticommuniste, à l'encontre de la politique d'Ho Chi Minh. C'étaient les prémices à une nouvelle guerre du Vietnam. Pendant cette guerre j'allais faire beaucoup de bénévolat.
– Tu aidais dans le ravitaillement ?»
Ma grand-mère se mit à rire. Apparemment, ma réflexion était loin d'être la réalité. Je fus encore doublement choqué par mon ignorance. Mais je ne m'attendais pas à ce qu'elle allait me raconter.
«Je ramassais les cadavres pour leur donner une sépulture décente, me dit-elle.»
Je restai bouche bée.
«Parfois, on ne pouvait pas leur donner un nom ni même les reconnaître, tellement ils étaient défigurés. Aussi, je ramassais des corps démembrés. Bien sûr je ne te cache pas que, dans ces moments-là, j'étais sous le choc.»
Elle me regardait droit dans les yeux. Elle ne tirait pas fierté de ses actions passées, mais ne les niait pas pour autant. J'avais du mal croire qu'une femme aussi faible physiquement ait pu faire de telles actions.
« La guerre n'épargne personne…, continua-t-elle. Elle est terrible. C'était pour la fuir que je suis partie du Vietnam clandestinement. J'ai dû faire deux essais pour pouvoir m'enfuir avec mes enfants.
– Et papi ? lui demandai-je.»
Elle gloussa de nouveau.
«Il avait des liens avec la CIA. Il était donc parti sans nous. Ton oncle Alain lui en veut encore aujourd'hui pour ce sale coup qu'il nous a fait ce jour-là, mais également pour bien d'autres encore dont tu ne soupçonnes même pas l'existence.
Par l'intermédiaire de mon oncle, je devais quitter le Vietnam à bord d'un cargo. Tout était préparé en avance. Nous n'avions qu'une hâte, partir pour la France. Quand, au dernier moment, sur le seuil de la passerelle d'embarquement, mon oncle m'a…»
Elle garda le silence. Je ne voulais pas la brusquer. Peut-être avait-elle juste perdu la mémoire. Je crus que c'était le cas, jusqu'au moment où je la vis déglutir difficilement sa salive et les larmes lui perler aux yeux : elle n'avait pas perdu la mémoire, elle avait juste la plus grande difficulté à revivre cet événement.
«Il a eu peur de nous prendre. Des soldats sud-vietnamiens avaient fouillé son bateau précédemment, et il ne voulait pas courir le risque d'être emprisonné pour avoir embarqué des clandestins. Il a même refusé d'embarquer sa propre femme et ses enfants, que j'avais également emmenés avec moi dans cette fuite éperdue. C'est toujours son côté lâche que je déteste chez lui. J'étais indignée, à ce moment-là, par son attitude. »
Moi aussi. Je ne pouvais concevoir qu'un membre de notre famille puisse en abandonner un autre par pur égoïsme.
«Mais au fil des années, grâce aux enseignements de ma culture, le respect des aïeuls, surtout du côté paternel, et avec l'aide de Notre Seigneur, j'ai pu lui pardonner.»
Personnellement, si j'avais été à sa place, je l'aurais haï toute ma vie.
«À notre retour, la résidence, à mon grand désarroi, avait été pillée. Nous avons dû attendre une semaine avant de renouveler la seconde tentative, un jour avant la prise de Saigon par les communistes, le 30 avril 1975. Le principe était le même : au beau milieu de la nuit, on partait à bord d'un cargo, direction la France, mais nous dûmes payer et je me souviens très bien de ce que le soldat en charge de la protection du convoi nous menant à Vung Tau (cap Saint-Jacques) avait dit : "Dix taëls d'or par tête." Un taël pesant 38 grammes, il nous fallut dépenser toutes nos économies. Si nous loupions cette tentative, nous aurions dû tirer une croix sur nos espérances d'évasion.
Nous avons réussi à monter sur l'un des cargos. Je ne sais plus combien il y en avait, mais il y en avait plusieurs, dont peu d'entre eux avaient réussi à quitter les côtes : les communistes nous tiraient des roquettes et des obus. Le bateau sur lequel nous étions avait subi quelques dommages, heureusement, sans gravité majeure. Nous avons passé quarante jours, la faim au ventre. Les maigres rations que le bateau abritait servaient en grande partie à satisfaire les besoins raffinés des officiers de bord. Le peu du reste nous revenait.»
Elle sourit, le regard dans le vide, en se remémorant un doux souvenir.
«Ton oncle Éric avait, un jour, volé une saucisse des cuisines pour moi. Je n'avais rien mangé depuis trois jours, car je cédais ma part à mes enfants, hormis quelques grains de riz trouvés dans les interstices du pont rouillé du bateau. Il m'avait dit, tout excité, remuant comme un ver :«Maman, maman, regarde ! J'ai de la nourriture ! Tu vas vivre » Ce sont des souvenirs comme celui-ci qui vous réchauffent le cœur dans des moments d'épreuves.»
Elle fit une pause et essuya les larmes qui commencèrent à courir sur ses joues et reprit :
«Au quarantième jour, nous accostâmes à l'île de Guam, une base américaine d'où venaient principalement les B 52 qui bombardèrent le nord du Vietnam. Ils avaient investi le cargo et nous plaquèrent tous à terre, hormis l'équipage qui restait derrière à contempler la scène. Ce qui nous sauva la vie, mes enfants et moi, fut le fait que j'ai crié, dans la langue française : "Je suis française ! Mes enfants aussi ! Nous sommes protégés par les accords de Genève ! ". Dès lors, nous fûmes réexpédiés en France, après vérification de nos identités respectives, avec tous les Français ayant fait le voyage avec nous. Notre vie en France fut chaotique, passant d'un foyer à un autre, mais nous avons réussi enfin à nous intégrer complètement, après de rudes efforts, et à mener une vie décente. La suite, tu la connais puisque tu l'as vécue.»
Son récit fini, un long silence s'instaura. Je ne savais que dire. Son récit m'avait bouleversé jusqu'au plus profond de mon âme.
«Ta vie fut dure, lui dis-je. Je comprends maintenant beaucoup de choses que je ne pouvais appréhender, et tu m'as laissé matière à réflexion sur divers sujets. Je ne sais pas si j'aurais agi de la sorte, avec autant de force que toi.»
Mon discours achevé, le silence qui s'instaura était plus assourdissant que jamais. Je levai les yeux au ciel et remarquai que la nuit était déjà tombée. Notre discussion avait été si longue ?
«Ça va être l'heure de manger. Viens m'aider à préparer le repas.» Sur ces derniers mots, nous nous levâmes, en silence.
Je me remémorais ces événements pendant que je m'acharnais à dépecer et désosser les gros calamars que l'on avait achetés la veille. Je restai toujours silencieux. Le repas servi, tout le monde se mit à table, raconta les faits et gestes de la journée. Je n'avais pas le cœur à me prêter à de telles banalités. Je préférais rester cloîtré dans mon silence. C'est à ce moment-là que je remarquai que mon regard sur le monde avait changé. Je n'avais plus cette vision d'enfant ne restreignant sa vue et son jugement que sur ce qu'il croyait savoir de la vie. Face à la mort, le savoir apporte peu. Le temps ne se compte plus en années, mais en secondes ; les piliers de nos espérances et de nos certitudes en une vie toute tracée s'amenuisent et disparaissent comme la poussière balayée par la brise légère du vent. On ne se tient plus fermement sur les colonnes solides et inébranlables de nos convictions matérialistes, mais sur le pilier instable de la vie, d'où l'on peut tomber au moindre mouvement. J'avais grandi.

Quentin Gross



LE VOYAGE

Ingebourg et Ole Berekvam sont mes arrière-arrière-arrière-grands-parents, et comme beaucoup d'immigrés au XIXème siècle, ils ont eu une histoire extraordinaire. Cela remonte à longtemps, en 1858 plus précisément: Ingebourg et Ole étaient deux paysans norvégiens très pauvres. Ils travaillaient les champs dans lesquels tout le monde se connaissait. Ils recevaient de temps à autre des lettres d'amis ayant immigré aux États-Unis, dans lesquelles ils disaient être heureux et bien gagner leur vie. Je pense que ce sont ces lettres qui ont poussé Ingebourg et Ole à immigrer, même si je crois que l'oppression des Suédois et leur pauvreté ont été des facteurs décisifs aussi. Ils ont embarqué dans un sloops, un petit voilier à un mât pouvant contenir au maximum une dizaine de personnes. Évidemment il devait y avoir beaucoup plus de monde à bord, et les conditions de vie sur le bateau devaient être très dures à cause du manque de place et de provisions. Je sais que Ingebourg et Ole ont pris avec eux une grande malle peinte façon rosemale (des sortes de roses peintes de façon circulaire) et à l'intérieur de celle-ci, il y avait une Bible, une nappe, des vêtements et des graines pour pouvoir commencer une nouvelle culture. Environ trois ou quatre semaines après leur départ, ils sont arrivés à New York. Je ne saurais dire ce qu'ils ont vraiment vécu là-bas, mais je peux affirmer qu'ils ont dû travailler dur pour pouvoir quitter la ville et aller s'installer ailleurs. Ils ne sont pas passés par Ellis Island et n'ont pas vu la statue de La Liberté car ces monuments n'existaient pas encore. Après avoir travaillé quelques mois à New York, ils sont partis pour Chicago. C'est là que Ole a trouvé un travail plutôt bien payé et que Ingebourg a accouché de deux enfants, Jens et Anne, les premiers nés avec la nationalité américaine.

Ils sont restés deux ans à Chicago et sont partis ensuite dans le Wisconsin où ils ont acheté un terrain sur lequel ils ont construit une sod-hut, une petite maison faite avec de la boue et de l'herbe. Inger et Olander ont vu le jour ici, et je ne sais pas trop pourquoi, mais treize ans après, en 1873, Ole et Ingebourg ont décidé de partir dans un petit township au Minnesota, peut-être car il y avait de plus grandes terres à vendre. C'est précisément là que s'est passée « l'histoire de l'Indien », une petite histoire vraie ou non, je ne sais pas, et au fond je crois que dans la famille personne ne le sait vraiment. Tout se serait passé lors d'un hiver très rude au cours duquel Ole était parti travailler à Chicago. Ingebourg avait vu passer de nombreuses fois des Indiens mal équipés contre le froid devant chez elle et un jour, elle avait décidé de les accueillir. À ce moment précis, tout devient flou, elle aurait eu un enfant avec l'un des Indiens de la tribu et Ole l'aurait accepté sans se plaindre. Au printemps, les Indiens seraient revenus et auraient décimé le township, épargnant juste la famille de Ole et Ingebourg. Bizarrement personne ne sait vraiment ce qu'est devenu l'enfant indien, mais mon grand-père s'acharne à trouver des éléments qui prouvent que nous avons bien du sang indien, comme par exemple le fait que le grand-père de ma mère avait la peau un peu mate et les cheveux très noirs. Après cet épisode étrange de leur vie, Edwark, Emma et Peder sont venus au monde. Ole et Ingebourg sont respectivement morts en 1909 et 1924. Ils sont enterrés dans la ville de Stony Run Township, dans le Minnesota, dans le cimetière des pionniers américains, et pour rendre leur histoire inoubliable mon grand-père, qui vit aux États-Unis, a écrit un livre sur les Berekvam à travers l'Histoire et un chapitre est dédié à Ole et Ingebourg.

Safia dos Santos

JE M'APPELLE MASSIA

Il n'y a pas si longtemps, lorsque je me présentais aux autres, je m'attendais toujours à leur air interloqué. En effet, le plus souvent, les gens butent sur mon prénom. Je me vois obligée de le répéter plusieurs fois avant qu'ils n'aient compris. La question la plus évidente qui vient après une telle réaction est toujours la même : «Et d'où vient ce prénom, quelles sont tes origines ?»

Il n'y a pas si longtemps, j'aurais répondu que je viens de Russie, d'où la sonorité peu commune de mon petit nom. Je disais cela avec agacement, sans vraiment trop me poser de questions. La singularité de mon prénom a cependant, au bout d'un moment, éveillé des doutes en moi : «D'où viens-je ?» ; «Et si ce n'était pas exactement la Russie ?» Et j'ai enfin pu, avec l'aide de ma famille, découvrir dans son intégralité (ou presque) l'histoire sanglante et romanesque que je porte sur mes épaules depuis toujours, l'histoire de ma grand-mère.

Celle-ci est entièrement liée au sort de la population juive d'Europe orientale; elle révèle une trajectoire significative, en majeure partie influencée par les persécutions antisémites du début du XXe siècle jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale. Mon sentiment personnel est qu'il s'agit là d'une lutte acharnée pour la survie, où les tribulations de l'exil sont nombreuses, esquissant un destin qui pourrait facilement être évoqué sur le mode littéraire, quasi humoristique, n'était sa dimension tragique, où plane en permanence l'ombre menaçante de la Shoah.

À la recherche de mes origines, j'ai pu m'enfouir toujours plus profondément dans l'histoire de mes ancêtres. Ma grand-mère fut un emblème pour les miens, ce qui va suivre confirmera mes dires.

Manya Gruman, fille de Massya Bronstein et de David Gruman, est née en 1907 dans le shtetl d'Edinti, actuellement Yedenitz ou Yedintsy, en Ukraine de l'ouest, anciennement Moldavie, dans la région de Bessarabie, occupée par les armées russes dès la fin du XVIIIème siècle puis intégrée à la Grande Roumanie Moldavie roumaine après la chute de l'empire austro-hongrois, en 1918. Cette bourgade se trouve aujourd'hui en Ukraine. J'étais donc plus ou moins proche de la vérité quand je disais venir de Russie. Ou plutôt, je manquais de certaines précisions par rapport à une réalité particulièrement complexe. Il m'aura donc fallu bien des recherches pour parfaire l'exactitude de mes propos, chose peu aisée qui explique mon ignorance jusqu'à présent…

Edinti est fondée par des membres de la communauté juive russo-ashkénaze en 1835. Ils viennent de partout en Ukraine : de Kiev, de Kichinev ou encore d'Odessa, fuyant les incessants pogroms perpétrés dès le début du XVIIème siècle dans ces régions troublées où sévissent notamment les cosaques. Ce qui est d'abord un tout petit village, un shtetl, va devenir au fil des ans un gros bourg, attirant également des membres de la communauté chrétienne orthodoxe, qui se trouveront être en majorité en 1918, à l'annexion de la Bessarabie par la Roumanie. Sur une population totale de 11170 âmes, on compte alors 5328 Juifs yiddishophones mais pour la plupart parlant aussi parfaitement le russe, 2183 Roumains moldaves, 2183 Russes, 353 Ukrainiens et… 3 Allemands !

Maniouchka c'est ainsi que j'ai toujours appelé ma grand-mère, par son diminutif russe connaît une enfance heureuse, très campagnarde, au sein d'une famille aisée : David, son père, est négociant en céréales, dans cette région où l'on cultive aussi le tabac, où la terre est très fertile. Tout irait très bien pour David Gruman s'il avait le droit, comme les chrétiens alentour, de posséder terre et maison. Mais s'il fait de gros bénéfices en envoyant le blé par chemin de fer en Allemagne, il ne peut investir ses gains autrement qu'en utilisant les services payants d'un prête-nom chrétien, qui souvent en profite pour s'attribuer illégalement maisons ou terres à peine achetées ! Ce qui explique les velléités nationalistes juives de mon arrière-grand-père.

Maniouchka a dix ans quand Massya, sa mère, meurt de tuberculose. Son chagrin est profond. Et puis, tout juste collégienne, elle doit désormais s'occuper des deux petits derniers, Georges, qui n'a que un an, et Yochanan, cinq ans : c'est que ce rôle de maman remplaçante ne saurait être confié aux aînés, Kolia (Nicolas) et Minia (Emmanuel), parce que ce sont déjà des hommes, et Sonia, à qui il convient de trouver au plus vite le mari qu'elle n'aura jamais…

Jusqu'à l'âge de dix ans, ma grand-mère va faire son possible pour mener de front études et travaux domestiques. Si elle craint le caractère difficile de son père, elle adore ses frères et sa sœur aînée. Mais elle n'en peut plus : le père exige d'elle toujours plus, et la révolte gronde : elle qui voulait devenir ingénieur agronome, la voici maintenue dans le rôle de bonniche. C'est décidé, elle va partir, s'exiler… Mais où ? À Paris, bien sûr ! La France, c'est bien connu, est la terre de toutes les libertés ! Peut-être y reprendre des études ? Elle est cultivée, elle parle trois langues, le russe, le yiddish ses deux langues maternelles, et puis le roumain, la langue du nouvel occupant. Elle a déjà beaucoup lu la littérature française, traduite ou dans l'original, elle saura bien apprendre à parler aussi la langue de Molière ! Nous sommes alors en 1931. Elle n'a que vingt-trois ans.

Mais les autorités roumaines ne la laissent partir qu'en Belgique : à Liège, elle ne pourra subvenir à ses besoins vitaux qu'en exerçant le métier de couturière en atelier. Adieu les études d'agronomie ! Pourtant elle garde espoir, et épouse à Liège en 1936 Boris Silcrot, jeune étudiant en médecine,

qui sera tué au combat en 1939. Les deux époux avaient enfin rejoint Paris dès 1937. Boris, militant au Parti communiste, et profondément déçu par le pacte germano-soviétique, entendait lutter de toutes ses forces contre le nazisme barbare et antisémite. Il avait tenu à s'engager pour la France dès le début du conflit, en 1939, dans un régiment d'étrangers volontaires. Il mourra peu avant la défaite de la France, enseveli dans les déblais après l'explosion d'une bombe.

Manya partageait les idées humanistes de Boris. Elle n'aura de cesse, à la mort de ce dernier, que de se battre, à la fois pour sa survie au sein du régime raciste et antisémite de Vichy, et pour sauvegarder sa dignité en tant que Juive en appelant les Juifs autour d'elle au refus de se déclarer aux autorités, et à résister à l'entreprise de mort qu'elle pressentait. C'est un passage de sa vie que je connaissais. Mon père me racontait souvent : «Je reste aujourd'hui confondu devant tant de lucidité : elle fut témoin à Edinti, en 1921, d'un épouvantable massacre, d'un pogrom en bonne et due forme: son père n'avait eu la vie sauve qu'en se précipitant pour se cacher avec elle dans un tas de fumier !»
«Ne vous déclarez pas, disait-elle partout où elle le pouvait, ils veulent nous tuer tous ! Il ne faut pas leur faciliter la tâche : emmerdons-les le plus possible !»

Dès lors elle fait flèche de tout bois, avec un incroyable culot. En 1941, alors que les expositions raciales et les mesures antisémites battent leur plein, elle assaille les autorités afin de pouvoir passer le fameux examen racial opéré par le docteur George-Alexis Montandon, anthropologue à la solde du gouvernement de Vichy, qui a autorité pour délivrer le cas échéant des certificats de « non-judaïté » dans le cadre de la sinistre Commission des affaires juives.

Devant l'amphithéâtre bondé d'étudiants en médecine, le «spécialiste racial» procède à de rigoureuses mesures… et s'extasie devant la «pureté raciale » de ma grand-mère : la voici officiellement «aryanisée» et munie du fameux certificat permettant à cette ressortissante roumaine et «orthodoxe» de circuler librement. Quelle ironie !

Rappelons que les prénoms des personnes émigrant des pays d'Europe de l'Est étaient très souvent francisés par l'état-civil. Les noms aussi d'ailleurs, mais moins systématiquement, à la demande des intéressés. Ainsi Manya, Manea ou Mania est devenu Mariane en France.

À partir de ce moment, Mariane Gruman entre en Résistance. Elle profite de son «Ausweis» pour aider les résistants et les militants antinazis, les héberge, leur trouve des caches, fait d'incessants voyages à bicyclette de Paris à Bruxelles, sous le prétexte de visites familiales, mais davantage en vérité pour opérer des liaisons entre les résistants belges et français. Au même moment, ses frères et donc mes grands-oncles Georges et Nicolas sont résistants actifs au sein de la FTP-MOI. Ils trouveront tous deux la mort à la toute fin de la guerre, Nicolas, victime d'une dénonciation, torturé et tué par la Gestapo, Georges abattu dans une embuscade en septembre 1944.

De la même manière que je porte le prénom de mon arrière-grand-mère Massya, mon père s'appelle Georges et son frère Nicolas. Ma grand-mère aimait la mémoire des prénoms que l'on garde toute sa vie. Parfois comme un fardeau, mais pour moi, mon père et mon oncle, c'est une grande preuve d'amour.

En 1941, L'Allemagne nazie rompt le pacte germano-soviétique, et les troupes allemandes lancées sur leur offensive à l'est investissent Edinti en juillet de la même année ; à cette époque la population juive y est plus importante qu'en 1918 : en deux jours, 1000 Juifs sont assassinés. Puis un camp de concentration est établi, regroupant les Juifs survivants des alentours. Sur 12 000 personnes, déportées en Transnistrie après leur rassemblement, il ne restait à la fin de la guerre que 200 survivants.

Dès la fin de 1942, Manya risque d'être sérieusement inquiétée ; elle fuit à Bordeaux avec son futur mari, autrement dit Maximilien Rubel, mon grand-père, qu'elle a d'ailleurs aidé à échapper au port de l'étoile jaune et donc à la déportation, et qui, grâce à elle, a pu poursuivre sa carrière de philosophe et de spécialiste de Karl Marx après la guerre.

De la fin de 1942 à la fin de 1945, le couple se réfugia dans la banlieue nord de Paris, juste avant la Libération.

J'ai souvent pensé à ma grand-mère. Je n'ai pas eu le temps de vraiment la connaître, elle est décédée lorsque je n'avais que trois ans et demi. J'ai pourtant gardé un souvenir extraordinaire de Manya… Ce qui est incroyable, puisque malgré mon très jeune âge à l'époque, je me souviens parfaitement de cet instant :
Tout me revient très clairement, image par image. C'était un beau jour d'automne je me souviens de ma salopette rouge et du pull aux motifs slaves qu'elle m'avait tricoté, une des nombreuses après-midi où mon père m'emmenait chez elle, à Glacière.
«On va voir Maniouchka ?»
J'étais toujours heureuse de la voir. Ce jour-là, elle m'installa sur un haut tabouret, et me demanda si je voulais dessiner. «Elle est comme toi, Georgik, une future artiste !» disait-elle à mon peintre de père avec son accent à couper au couteau qui lui faisait rouler les « r ».

C'est en me remémorant ce moment touchant de complicité, des années après, que je décidais de fouiller un peu. En parlant de Manya à mon père, je regardais ses affaires qui croulent sur les étagères. Je m'aventurais enfin dans mon héritage, dans mon histoire. Je reconnus la grosse poupée russe, belle et usée, avec laquelle j'adorais jouer étant bébé. Je vis les multiples portraits de famille. Je les observais avec plus d'attention qu'auparavant : une vieille photo de mon grand-père, mort lorsque j'approchais de mes deux ans, le fume-cigarette de ma grand-mère… J'avais l'impression de me retrouver dans un musée rempli de sentiments passés.
Une boîte, une très belle boîte lustrée, attira soudain mon attention. Très colorée, elle se distinguait des portraits en noir et blanc. Elle représentait l'histoire de Blanche-Neige, la sorcière qui lui tend la pomme.

Dans la mythologie slave, un loup aide Blanche-Neige à ne pas courir dans les bras de l'affreuse marâtre. Je fus surprise d'entendre résonner dans ma tête les mots de Manya : «…Et le loup tomba amoureux de la fille des Neiges.»
Fébrilement, j'ouvris la boîte. J'y découvris un anneau d'or. C'était un anneau russe.

Comme mes souvenirs, comme cette histoire que je connais désormais, comme la voix de Manya, son sourire, sa chaleur humaine… l'anneau ne me quitte plus.

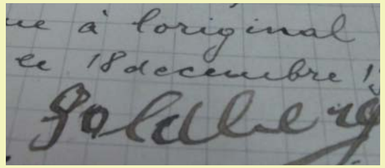
Je suis maintenant fière de pourvoir dire : «Je m'appelle Massia.
– C'est original ! Quelles sont vos origines… ?
– La mère de ma très chère grand-mère était une Juive bessarabienne. »

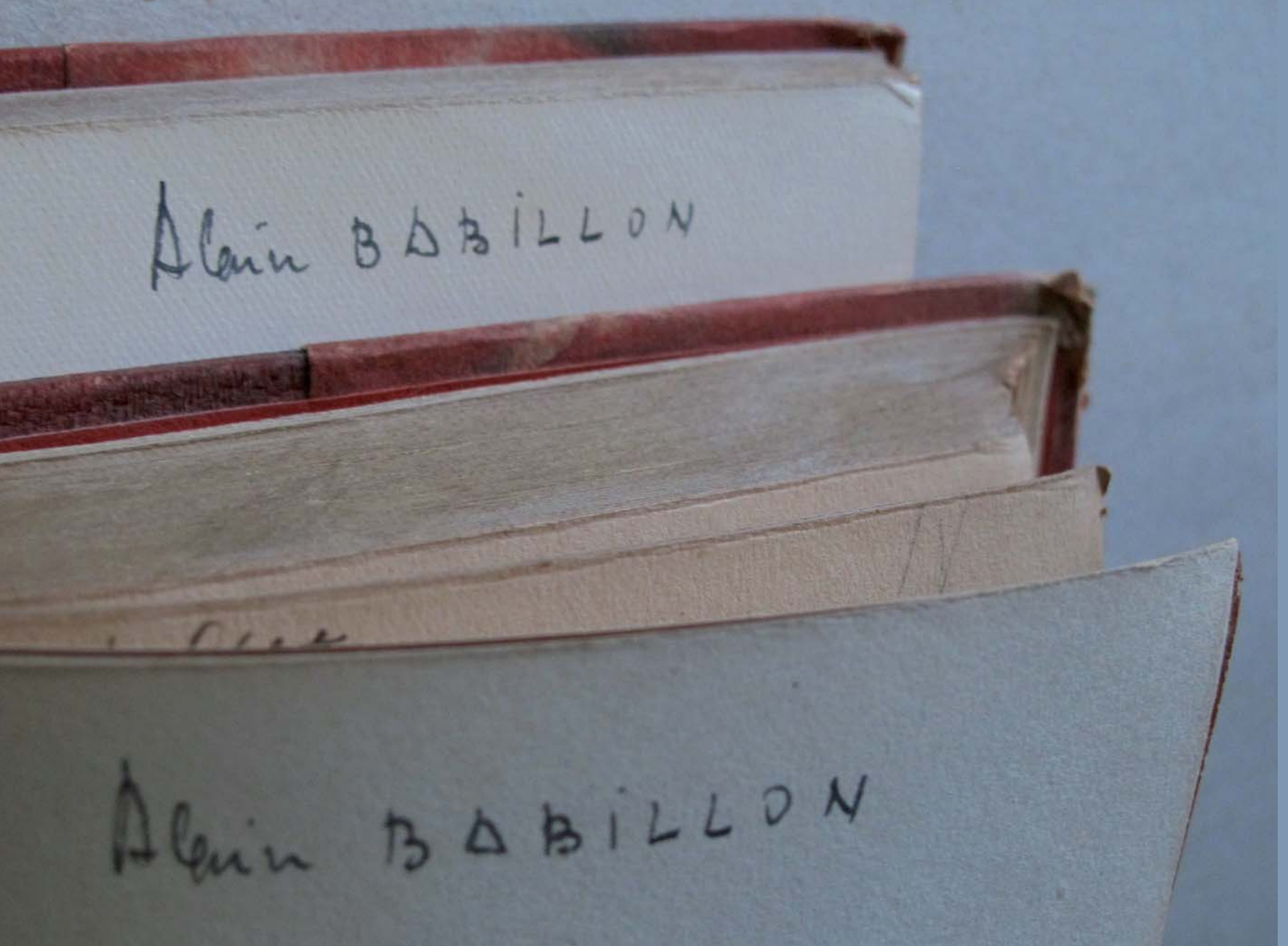
Massia Rubel

TÉNACITÉ

Elizabeth, née Feldman en 1904, est morte Jakobi en 2000. Elle quitte la Russie en 1917 pour fuir le communisme. Elle se réfugie à Vilno, en Pologne, avec sa famille. Deux sœurs, quatre frères, son père et sa mère. Issue d'une famille plutôt aisée et juive, elle réussit brillamment l'équivalent du baccalauréat. Elle rencontre son mari Boris pendant ses études et ils décident de se marier. Boris est, lui aussi, juif et d'un milieu social aisé, mais les deux familles s'opposent au mariage. L'une est engagée dans un mariage arrangé et l'autre ne veut pas que l'on pense qu'ils ont intrigué pour cette union. Ils s'unissent dans le plus grand secret à cause du numerus clausus dans les universités où seulement 15 % de Juifs sont admis, ce qui rend impossible à Elizabeth et son mari d'entreprendre de longues études. Les familles découvrent le mariage et les renient.
Ils fuient en France, à Nancy, où ils ne savaient pas ce qui les attend. Pendant six ans, ils vivent dans une chambre d'hôtel. « Ils étaient des étudiants très pauvres », nous rapporte leur petite-fille, Nathalie. Elizabeth entreprend un an en Hautes Études Commerciales (HEC), mais arrête ses études pour travailler. Elle fait toutes les sortes de métier possibles pour une femme, à cette époque-là. Boris obtient son diplôme d'ingénieur de l'École de chimie de Nancy et vient travailler à l'usine de peinture Valentine à Gennevilliers en 1930. Le couple s'installe à Asnières-sur-Seine.
Lorsque l'on demande ce qui a le plus marqué Elizabeth Jakobi, «La guerre!» est la réponse donnée immédiatement. En 1939 la Seconde Guerre éclate et Boris s'engage dans l'armée pour pouvoir s'intégrer. En effet, malgré les dix-huit années passées en France, ils sont toujours apatrides. Elizabeth ne travaille pas, mais reçoit de l'argent de l'usine de son mari. Ils ont deux enfants : Anatole, né en 1932, nommé ainsi en référence à Anatole France, un grand écrivain français, et Jacques-Marie, né en 1934. Elizabeth doit subvenir à leurs besoins et aux siens comme elle peut. Trois ans après le départ de Boris, ils sont victimes d'une rafle commandée par le gouvernement de Vichy. Liza (Elizabeth), Toli (Anatole) et Mara (Jacques-Marie) sont trouvés dans leur cave quand ils sont arrêtés. Ils sont emmenés d'abord à Drancy, puis par la suite à Bergen-Belsen ; c'est ainsi que commença l'enfer de la déportation. On ne s'attardera pas sur cet événement maintes fois décrit, visité, revisité, mais unique pour chacune des victimes et beaucoup trop personnel. Dans tous les cas, tous s'en sortent, aussi bien Elizabeth, Anatole, Jacques-Marie que Boris. La nationalité française leur est accordée en 1946.
Quand on demande de quoi elle est le plus fière, elle répond : «De mes enfants et petits-enfants !». Mais les relations avec sa famille étaient assez dures. Car malgré son héroïsme certain et son amour pour ses enfants, elle restait une femme, avec ses qualités et ses défauts : «Elle était très forte, très manipulatrice. On avait pour elle de l'admiration, on l'aimait. Mais on mettait des barrières», nous confie la petite-fille Nathalie. Son arrière-petite-fille nous dit : «La volonté de Babou, notre grand-mère, était peu courante. Sa volonté l'a amenée loin et l'a aidée dans les moments les plus durs et les plus atroces. Elle est restée malgré tout, dans mes souvenirs, une femme simple, vivant dans un petit appartement de banlieue, où elle aura élevé ses enfants et ses petits-enfants.»

Agnès Rodrigues





GÉNÉRAL

21 novembre 1980 : tu es parti, un cancer t'a emporté. Tu étais général. Tu as survécu à la Seconde Guerre mondiale, la guerre d'Indochine et celle d'Algérie, mais ton propre corps t'a achevé. Tu as vécu soixante ans, et pendant ces années tu as fait ce qu'il te semblait bon pour aider les autres. Tu as fait la Résistance, sauvé de nombreuses personnes, tu t'es battu pour elles, et puis tu es mort après avoir accompli ce que tu voulais. Tu étais apprécié pour ton courage et ton dévouement. Lorsque ton meilleur ami a été désigné pour partir en Indochine, tu l'as accompagné, et pendant huit ans, tu es resté à ses côtés. C'est pour cela que je t'admire beaucoup, toi, ma seule figure paternelle, du moins la plus importante.
J'ai l'impression de te ressembler, même si je ne t'ai pas connu. Tu étais discret, tu ne montrais pas ce que tu ressentais. Je sais aussi que tu aimais lire, et que lorsque tu avais un moment de libre, tu lisais. Souvent plusieurs livres à la fois. Cela peut paraître absurde pour certains, mais ce n'était pas ton cas. Pour ne pas les perdre lors de tes déplacements, tu les signais. J'ai pu remarquer une grande similitude entre ton écriture et celle de ta fille, ma mère. Elle est longue et fine, légèrement irrégulière, parfois illisible pour un inconnu. Peut-être avez-vous des traits de caractère communs. On dit parfois que l'écriture reflète la personnalité. On m'a dit que vous étiez tous les deux réfléchis, francs. Vous aviez tous deux le dégoût de l'injustice. D'ailleurs, on peut le remarquer par le choix de vos métiers.
Je regrette que tu sois mort si jeune. J'aurais aimé te connaître, mais qu'importe le nombre d'années que l'on vit ; le principal, c'est ce que l'on fait de sa vie.

Victoire Babillon

HISTOIRE PERSANE

Lorsque j'étais enfant, mon prénom était pour moi un poids. Certaines personnes se moquaient de moi, et les adultes me demandaient sans cesse mes origines. Cela me blessait profondément. Je ne me sentais d'ailleurs nullement iranien. Les seules choses qui me rappelaient mes origines, c'était lorsque j'entendais ma mère et mes grands-parents parler persan ensemble, cette langue dont la fluidité permet presque de la comparer à une mélodie, ou encore lorsque ma mère faisait brûler le esphand dans la maison pour éloigner le mauvais œil. Je ne comprenais pas pourquoi mes parents m'avaient appelé ainsi ; la seule chose que je connaissais sur ce prénom, c'était ce que mon grand-père me racontait : Cambise était un grand empereur de l'Antiquité perse.

Ma mère est née à Téhéran en 1957. Sa mère, Effat, était professeur de français. Lorsque nous nous réunissons en famille, c'est Effat qui s'occupe de faire la cuisine. Elle fait d'excellents plats iraniens tels que du Khalmeh Sabzi, dont la bonne odeur nous envahit dès l'entrée dans le couloir, devant la porte de chez mes grands-parents. Mon grand-père, Firouz, m'a transmis sa passion pour l'histoire et pour les traditions iraniennes. Firouz est une personne étonnante : il donne l'impression de connaître l'histoire de chaque pays sur le bout des doigts. Les moments que nous passons ensemble me rapprochent de mon pays d'origine. Étant directeur du musée d'archéologie de Téhéran, il a voyagé avec sa femme et sa fille dans divers pays, dont la France où ils sont restés quatre ans, des neuf aux treize ans de ma mère. Elle y a appris le français ainsi que ses traditions. Elle est ensuite rentrée en Iran et a été scolarisée au lycée français de Téhéran. Elle étudiait le persan en parallèle. L'Iran était à l'époque une monarchie constitutionnelle: le shah avait mis en place une révolution blanche sur le principe d'une redistribution des terres agricoles et de la scolarisation de tous les enfants. Les hauts dignitaires du clergé, mécontents, furent exilés, comme Khomeyni, en Irak. L'Iran était à l'époque le grand allié des États-Unis au Moyen-Orient, qui avaient une position stratégique importante au moyen de laquelle ils dominaient l'accès aux puits de pétrole.

Après son bac, à dix-sept ans, ma mère a reçu une bourse du gouvernement français pour préparer le concours aux grandes écoles d'ingénieur. À sa réussite au concours elle a reçu divers cadeaux de sa famille et des ses amis, dont un tableau inspiré des Rubbayat d'Omar Khayyam, le représentant buvant avec sa bien-aimée. Elle est retournée en France trois ans avant la révolution iranienne. Mes grands-parents l'ont rejointe quatre ans après. Ma mère est donc devenue ingénieur en informatique et s'est mariée avec mon père en 1981. Depuis que ma sœur et moi sommes nés, nous sommes retournés deux fois en Iran, dont une fois l'année dernière.

Nous avons été accueillis par une cousine de ma mère à Téhéran, et nous sommes partis trois jours à Ispahan. Les mosquées y sont sublimes. Ce voyage m'a considérablement rapproché de mes origines, et je suis à présent fier de porter mon prénom.

Cambise Laroche

UN HÉROS ÉPHÉMÈRE

Ce soir-là n'est pas un jour comme les autres. Mon arrière-grand-père Idrissa est assis sur sa chaise pendant que mon arrière-grand-mère Mariame prépare à manger pour Idrissa et leur fille Médina. Celle-ci est en train de jouer avec ses poupées qu'Idrissa lui a offertes. Hélas, ce moment rare est interrompu. Quelqu'un sonne à la porte ; Idrissa s'empresse d'aller ouvrir. Les visites chez lui sont rares, sa maison est isolée de tout. Une fois la porte ouverte, il aperçoit un homme qui se présente comme l'un des administrateurs français. Idrissa le laisse rentrer, il lui propose de boire un thé que celui-ci refuse aussitôt. L'administrateur français s'appelle monsieur Baptiste. Il n'est pas venu rendre visite à Idrissa sans raison. Il lui propose d'aller rejoindre les soldats français et ses frères au combat. Sans réfléchir, Idrissa refuse. Mais Baptiste n'a pas fait ce voyage pour rien. Il lui promet des médailles militaires, la certitude de bien manger, un habillement neuf et une citoyenneté française après la guerre. Idrissa n'est qu'un paysan à cette époque-là, avec des revenus très minces. C'est à la fois pour lui un cadeau venu de Dieu et du diable. Avant de prendre une décision, il en parle d'abord à Mariame, sa femme. Celle-ci ne peut pas refuser, c'est une chance qui ne se reproduira pas, selon elle. Cependant elle demande à Idrissa de lui faire une promesse : celle de revenir vivant. Il accepte. Baptiste donne l'ordre à Idrissa de se préparer pour le lendemain. Idrissa acquiesce de la tête.

Le lendemain, tout est prêt, ses affaires sont pliées et arrangées. Il est huit heures du matin quand Idrissa finit de manger. On sonne chez lui, c'est Baptiste qui vient le chercher. Idrissa appelle Mariame qui descend avec Médina. Il embrasse sa femme et sa fille en les serrant fort dans ses bras, comme il ne l'a jamais fait auparavant. Puis, il part accompagné de Baptiste, en se retournant une dernière fois afin de conserver les visages des deux femmes de sa vie. Il verse une larme en espérant que ce soit juste un au-revoir et non un adieu.

Après deux heures de marche, Idrissa et Baptiste arrivent au point de rendez-vous. Il y a plus de trente mille Africains parqués là. Idrissa embarque. Tous, entassés les uns sur les autres, ils franchissent la mer. Le voyage est dur pour Idrissa, mais il est encore loin de ses peines… Après dix heures de trajet, les soldats étrangers arrivent en France. On leur présente les maisons où ils vont dormir et vivre. Puis on les installe par groupes de deux dans chaque habitation. Idrissa se retrouve avec un homme de même nationalité que la sienne, sénégalaise. Il se nomme Aly. C'est enfin une bonne nouvelle pour lui d'avoir un ami à ses côtés, une aide précieuse en période de guerre. Aly et Idrissa se rendent compte qu'ils ont beaucoup de points communs. C'est le début d'une grande amitié. Ce moment est interrompu par un général qui passe afin de leur dire de le retrouver sur la grande place avec tous les soldats étrangers. Idrissa et Aly finissent de ranger leurs affaires et se rendent aussitôt là où les attendent le général et le colonel. Quand tous les soldats étrangers sont présents, le général Baptiste prend la parole en décrivant les activités des tirailleurs pendant cette guerre. Ces paroles sont les suivantes : «Messieurs, on vous a appelés pour défendre la France. Vous allez défendre ses couleurs et son honneur et étoiler le drapeau français de votre sang.» Puis il poursuit: «Vous serez la force noire de la France. C'est pour cela que demain vous serez initiés aux armes, puis, le jour suivant, vous serez à la guerre, car nous ne pouvons nous permettre de perdre du temps.» Tout le monde est surpris. Le cœur d'Idrissa se met à battre la chamade pendant quelques secondes, car il n'a aucune expérience de la guerre et il pense qu'un jour ne suffira pas pour se préparer à la guerre. Après cette mauvaise nouvelle, Idrissa et Aly sont reconduits par des soldats français dans leur habitat. Là, Idrissa se laisse tomber par terre et la peur le submerge. Il pleure. Aly lui dit :

« Ne pleure pas Idrissa, transforme toutes ces larmes en armes. Pense à tes proches. C'est pour eux que tu fais cela. Toi et moi, on sait qu'on ne reviendra peut-être pas vivants ; alors, donnons tout ce qu'on a dans le ventre et faisons honneur à notre pays. Tu sais, on mourra peut-être comme des soldats, mais on sera reconnus comme des rois par nos enfants et les enfants de nos enfants…»

Ces simples paroles apaisent les larmes d'Idrissa. Le lendemain, Idrissa et Aly se réveillent et partent apprendre à tirer, sans manger. Sur le champ de tir les attend un entraîneur affecté aux armes. Il leur demande de choisir une arme. Idrissa et Aly prennent la même arme : un fusil. Le but de cette séance est de viser, cinquante fois consécutives, des bouteilles posées par terre. Au bout d'une heure, Idrissa et Aly atteignent l'objectif. Ils sont envahis par la force de vaincre ; ils enchaînent cible après cible. C'est terrifiant même pour le maître d'armes. Cette supériorité ne reste pas longtemps dans l'anonymat. Plus le temps passe, plus on voit des soldats français et étrangers admirer l'exploit d'Idrissa et d'Aly, pourtant sans expérience. Puis, le maître d'armes leur ordonne d'arrêter, car c'est l'heure de manger. Lors du repas, tout le monde les regarde. Certains éprouvent de l'admiration, d'autres, comme les soldats français, leur expriment du dégoût, car ils ne sont pas comme eux. Ils sont plus foncés, plus noirs, mais ça ne les empêche pas de briller dans le blanc. Après le repas, Idrissa et Aly partent dormir, car demain ils vont à la guerre. Idrissa ne dort pas de la nuit. Il imagine ce à quoi peut ressembler la guerre et ne cesse pas de penser à Mariame et Médina. Il se demande si elles vont bien et si elles n'ont besoin de rien. Le lendemain, le général Baptiste réveille Idrissa et lui donne rendez-vous sur la grande place. Quand Idrissa est réveillé, il se lève pour se préparer, il met son pantalon puis son bonnet. Il part, le cœur serré, sur la grande place. Ils sont recensés. Ils sont tous là. Puis ils se dirigent tous sur le lieu du combat. Les tirailleurs sénégalais sont répartis sur plusieurs coins de tir, on leur donne chacun un fusil. Aussitôt arrivé à son poste, Idrissa entend des coups de feu venant de l'ennemi. Il tire. Quand, tout d'un coup, une grenade est lancée par la partie adverse, il la reçoit sur son bras. C'est sans doute le début de la fin. Il perd son bras gauche. Aly part le secourir, mais malheureusement une deuxième balle est tirée qui atterrit en plein visage d'Aly. C'est un choc pour Idrissa : il vient de perdre son ami le plus fidèle, celui qui l'aidait à se relever quand il tombait, celui sans qui il ne pouvait briller, celui qui savait trouver les mots pour le rassurer. N'ayant rien à perdre, aveuglé par la rage et la colère, Idrissa se lève comme un symbole d'impuissance, et tire plusieurs fois en l'air. À son tour, il reçoit une balle en plein visage. Ils se retrouvent tous les deux à terre, couchés l'un sur l'autre. Quand les ennemis cessent de tirer, chaque soldat ramasse le corps de ses compatriotes pour les enterrer. Plus de deux mille personnes ont perdu la vie. Le général est content de lui : il n'a pas perdu beaucoup d'hommes dans cette bataille. C'est le prix à payer pour la gagner… Deux jours après la mort d'Idrissa, le général Baptiste décide d'aller voir Mariame pour lui annoncer la mauvaise nouvelle. Il toque trois fois. Mariame est là, elle s'empresse d'aller ouvrir et invite le général à entrer. Le général s'asseoit et annonçe la nouvelle à Mariame : « Votre mari Idrissa du bataillon douze a perdu la vie au combat ; il a reçu une balle en plein visage et a perdu la main gauche. Je suis désolé, mais vous pouvez être fière de lui, madame, ce fut un brave homme.»

Mariame se retient.

Quand le général est parti, Mariame crie de toutes ses forces : «Non, il m'avait promis de revenir, non, ce n'est pas possible.» Quand Médina entend sa mère crier de cette manière, elle sort aussitôt de sa chambre pour voir ce qui se passe. Elle a bien grandi depuis le départ de son père. Elle a quatorze ans. Quand elle voit sa mère pleurer, Médina lui demande ce qui se passe. Mariame lui répond : « Ton père est mort, il est mort, il m'avait promis de revenir, il me l'avait promis…»

Médina réplique : «C'est pour cela que tu pleures ?»

Mariame répond : «Oui, c'est pour cela, pourquoi tu ne pleures pas ? Ton père est mort !»

Médina dit : «Je ne pleure pas parce que je suis fière de lui. Il aurait aimé que l'on soit fier de lui, j'imagine. Il s'est battu pour nous, pour notre honneur. Son cœur a peut-être cessé de battre, mais il n'a jamais cessé de battre pour défendre les couleurs de son pays. Il n'est pas mort, il sera une légende éternelle pour les générations futures, il a juste quitté ce monde en héros !»

Mariame reste sans dire un mot. Médina prend sa mère dans ses bras et dit : «Il sera toujours avec nous. On le reverra. Rien n'est éternel dans ce monde, tout est éphémère.»

Les médailles militaires, la nationalité française ne lui servent plus à rien là où il est. On est né poussière et on repartira poussière. L'important, c'est de laisser une trace de notre passage.

Abdallah Traoré

SOUVENIRS DE GUERRE

Je ne l'ai jamais connu. Il aurait plus de cent vingt ans maintenant. Il s'appelait Adolphe. C'est mon arrière-grand-père et le père de mon grand-père Louis. C'était un homme de grande bravoure et de grand courage. Un homme que j'aurais voulu rencontrer ; non pas parce qu'il est un de mes ancêtres, mais pour la vie qu'il a endurée. Pour son témoignage ; pour entendre les paroles d'un homme meurtri ; pour voir l'horreur de ses souvenirs ressurgir dans son regard. J'aurais voulu qu'il me transmette ses mélancolies, ses tristesses et ses cauchemars, qu'il tenta toute sa vie d'oublier.

Adolphe a combattu durant la Première Guerre mondiale. Cette période de sa vie l'a terriblement affecté. Il vit des soldats mourir sous le coup des obus adverses, d'autres dans la fameuse mais terrible bataille de Verdun…

Cet homme, mon arrière-grand-père, tenta toute sa vie d'oublier cette période. Il ne voulait plus y penser. Il n'en parlait à personne ; il gardait le silence. C'était comme si cette période n'existait pas pour lui. Malgré ses souvenirs qui le torturaient, il allait chaque année, avec Louis, le 11 novembre, sur une grande place de Villefranche-sur-Saône dédiée à la mémoire des poilus disparus. Certains de ces noms étaient très familiers pour mon arrière-grand-père, les noms de ses cousins y figuraient.

Chaque 11 novembre, il marchait en silence en direction de cette grande place, revenait chez lui et enfouissait de nouveau son passé au fond de ses pensées.

Je n'ai pu le voir que par le biais de photos que mon grand-père a conservées. La première fois que je l'ai vu, j'esquissai un sourire. C'était une personne un peu rondouillarde, avec une grande moustache qui descendait jusqu'à la mâchoire inférieure. Mais sa prestance et son regard sur les photographies firent disparaître mon sourire. Il avait une prestance noble, il se tenait droit comme un soldat. Son regard était profond et sombre. Lorsque mon grand-père me raconta la vie d'Adolphe, je compris ce que son regard exprimait. La souffrance, la tristesse, le regret de ses proches, morts durant la guerre et cette pointe de gaieté tentant de camoufler aux autres ce qui se cachait derrière.

Il transmit à sa mort ses souvenirs et ses cauchemars à son fils Louis. Il lui donna un appareil permettant de voir des photographies de la Première Guerre mondiale en relief, ses propres photographies de guerre et ses citations. Cette transmission a rendu mon grand-père plus sensible à cette période et l'aurait rapproché de son père s'il n'était pas mort. J'aurais voulu plonger dans son regard, qu'il m'explique. J'aurais voulu qu'il soit là pour qu'il me dévoile ses plaies qu'il a tenté de panser toute sa vie.

Johann Marcus

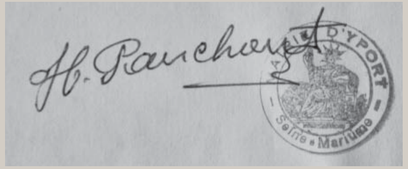
J'AURAIS PRÉFÉRÉ NE RIEN DIRE

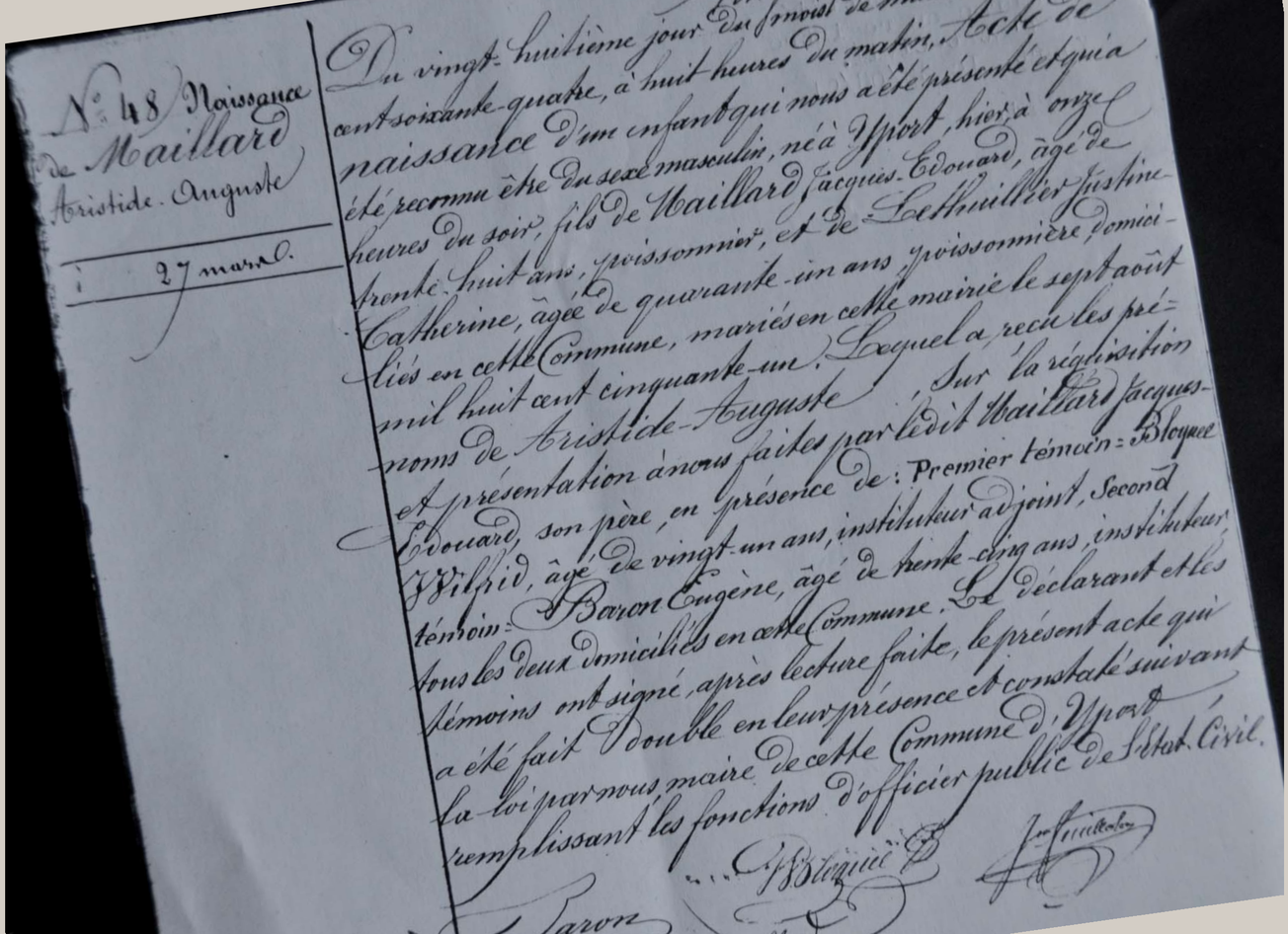
Une mère, un père, un frère, quatre grands-parents, une dizaine d'oncles et de tantes, une quarantaine de cousins et de cousines qui sont censés former un tout, une famille, comme on dit. C'est un schéma simple, logique. Rien d'inhabituel, en somme. Sauf que quand le père s'en va, que le frère ne sait pas que vous existez, que le grand-père est mort, que la grand-mère ne veut pas vous voir, que les tantes se querellent entre elles, tout de suite, ça se complique. Car cette famille que vous croyiez être la vôtre, n'a été qu'une formalité et n'a pris que peu de place dans votre vie. Ils sont tous là, au même endroit, mais vous êtes ailleurs. Vous n'êtes pas, vous n'existez pas, vous n'êtes rien.

Et ce lieu qui m'a souvent été conté comme mon berceau, mon refuge, ma terre, mes origines est aussi la cause de cette dislocation. La Normandie, c'était une courte promenade, un jour ensoleillé d'été, à me perdre dans des impasses, à rencontrer des vieilles maisons abandonnées dans lesquelles je me voyais habiter pendant les vacances. C'était un coucher de soleil sur la plage de Fécamp, surplombé par ses collines de plus en plus désertées. C'était aussi l'été de l'enfance perdue dans les orties, et les hérissons gigantesques au fond du jardin. Ou encore ce puits qui aujourd'hui disparu a emporté avec lui les mémoires de gens qui avant d'être rencontrés n'étaient rien, et qui après avoir brièvement existé finissent noyés au fond. La Normandie, ce n'était rien de triste ni d'heureux. Seulement des souvenirs brefs, limpides et brumeux.

À présent, la Normandie n'est plus, elle n'existe pas, elle n'est plus rien. Les promenades sont achevées, le soleil est réapparu et l'enfance a bel et bien été enterrée au fond du jardin.

Samantha Maillard





N° 48 Naissance de Maillard Aristide-Auguste

27 mars

Du vingt-huitième jour du mois de mars
cent soixante-quatre, à huit heures du matin, Acte de
naissance d'un enfant qui nous a été présenté et qui a
été reconnu être du sexe masculin, né à Yport, hier, à onze
heures du soir, fils de Maillard Jacques-Edouard, âgé de
trente-huit ans, poissonnier, et de Lethuillier Justine-
Catherine, âgée de quarante-un ans, poissonnière, domici-
liés en cette Commune, mariés en cette mairie le sept août
mil huit cent cinquante-un. Lequel a reçu les pré-
noms de Aristide-Auguste, sur la réquisition
et présentation à nous faites par ledit Maillard Jacques-
Edouard, son père, en présence de : Premier témoin = Bloquet
Wilfrid, âgé de vingt-un ans, instituteur adjoint, Second
témoin = Baron Eugène, âgé de trente-cinq ans, instituteur,
tous les deux domiciliés en cette Commune. Le déclarant et les
témoins ont signé, après lecture faite, le présent acte qui
a été fait double en leur présence et constaté suivant
la loi par nous, maire de cette Commune d'Yport,
remplissant les fonctions d'officier public de l'Etat Civil.

Bloquet

Baron

LE SIÈCLE DE CHARLINE

Il ne me reste que deux souvenirs marquants de mon arrière-grand-mère. Le plus récent est son enterrement. Je devais avoir sept ou huit ans et toute ma famille ainsi qu'une quantité d'inconnus étaient réunis dans l'église de Masnière pour honorer la mémoire de Charline Moreau, née le 1er août 1900 à Masnière, en Picardie, et décédée le 21 janvier 2002.
Je me souviens que beaucoup de membres de ma famille pleuraient pendant la cérémonie, et que je me suis mise à pleurer pour faire comme tout le monde alors que je ne comprenais pas ce qu'il se passait.

L'autre souvenir devait être une dizaine de jours avant. Avec mes parents, ma sœur ainsi que ma grand-mère, nous étions allés rendre visite à mon arrière-grand-mère. Je me souviens qu'un frisson m'avait envahie lorsque j'étais rentrée dans l'hôpital ; les murs blancs et le silence qui régnait rendaient l'atmosphère glaciale et je trouvais l'odeur très désagréable. Je me rappelle m'être demandée ce que je faisais ici, je n'avais que vaguement entendu parler d'elle puis, franchement, cette vieille femme couchée dans son lit qui radotait n'était pas très intéressante et les quelques mots qu'elle prononçait étaient presque inaudibles. Enfin, la seule chose qui m'intriguait, c'était qu'elle était incapable de se souvenir de ce qu'elle avait mangé le jour même, mais elle pouvait se remémorer des choses datant d'une soixantaine d'années. Ainsi, pendant un instant de lucidité, elle me pria de m'approcher d'elle afin qu'elle puisse me raconter son histoire.

Pendant la Première Guerre mondiale, Charline, alors âgée de quatorze ans, passait tous les jours devant une prison aux mains des soldats allemands. Elle me racontait qu'elle voyait des prisonniers de toutes les origines jetés dans une cellule qui poussaient des cris à vous déchirer le cœur. Un jour, elle décida d'agir, selon ses termes. La jeune fille prépara un panier rempli de nourriture et l'emporta dans ce lieu de misère. Mon arrière-grand-mère n'a jamais su me dire comment elle réussit à donner ce panier à un prisonnier roumain fortement affaibli, probablement enfermé là depuis plusieurs semaines.

Les soldats allemands l'arrêtèrent pour ce qu'ils considéraient comme un délit et la mirent en prison comme ils l'auraient fait pour un adulte. Charline passa deux jours et deux nuits en prison sans manger, sans boire et dormit à même le sol.

Elle n'aimait pas raconter ce passage-là et évoqua la Seconde Guerre mondiale qu'elle avait vécue aussi. À cette époque, vers 1940, Charline Moreau est mariée et a des enfants. Malheureusement la guerre la sépare de deux des ses fils partis en guerre et de son mari, alors fait prisonnier.
L'un de ses fils est blessé lors de bombardements à Forges-les-Eaux. Il mourra des suites de ses blessures et sera rejoint par son père quelques années plus tard, en 1952.

Elle me sourit à la fin de son récit en me confiant : « Malgré tout, la vie m'a bien gâtée en me donnant de beaux petits-enfants et de nombreux arrière-petits-enfants, et surtout en me laissant vivre assez longtemps pour les voir !» Je l'embrassai. Elle recommença à divaguer et me pria de dire bonjour à ma mère qui était présente et à ma grand-mère, sa fille. J'avais beaucoup ri en l'entendant dire cela, et lorsque je repartis, je trouvais les murs moins blancs et l'odeur moins désagréable.

Louise Bouclet

LES MILZSTAJN

Ce samedi-là je déjeunais chez ma grand-mère, Maryse Milsztajn. J'aime beaucoup ma grand-mère, et pas seulement parce que chez elle je suis le roi du monde. J'apprécie son humour et la singularité de sa personnalité. Depuis quelque temps, j'ai l'intuition que son impertinence et sa vivacité ont un rapport avec son histoire, son histoire qui s'inscrit tristement dans la grande Histoire...

Ce jour-là, donc, ma grand-mère a cuisiné les boulettes de viande que sa mère lui servait lorsque elle-même était enfant. Elle se souvient avec émotion que sa mère en préparait beaucoup, parce qu'ils étaient toujours très nombreux à table. Maryse et ses frères vivaient dans un minuscule appartement d'une pièce, sans salle de bains, rue des Jardins-Saint-Paul, dans le IVème arrondissement à Paris. Et ma grand-mère m'étonne en m'expliquant que le quartier du Marais, si prisé aujourd'hui, était, du temps de son enfance, un quartier très populaire.

Ma grand-mère manque parfois de nuances lorsqu'elle parle des Polonais, et je me sens obligé de lui faire admettre que tous ne sont pas antisémites. Et ça lui fait dire : « Fadra diden kop ! », une expression yiddish signifiant : « Que la force soit dans ta tête ! » Les expressions de ma grand-mère pour dire que son petit-fils est intelligent sont innombrables et souvent dites en yiddish, mais je les comprends, car je les entends depuis que je suis tout petit. Je crois bien que c'est ainsi, par une des tournures poétiques qu'utilise ma grand-mère pour s'exprimer, que j'ai appris que j'étais juif.

Ce jour-là, donc, voyant mon intérêt, elle se met à me raconter son enfance, au présent, comme si elle la vivait en même temps qu'elle la racontait.

Ses parents, Hinda et Lajbe Hélène et Léon, en français sont arrivés de Pologne en juillet 1925, fuyant les pogroms. Ils ont eu trois enfants : Charles Milsztajn, dit Charlot, né en 1927, Marcel en 1930 et Marie-Rose, dite Maryse, en 1933.

Ma grand-mère m'a plusieurs fois raconté l'histoire de leur nom, si compliqué à écrire : au moment où mon arrière-grand-père Léon est allé déclarer sa petite famille à la mairie, il ne parlait pas encore le français, mais seulement le polonais et le yiddish. L'employé, qui, à cette époque, enregistrait de nombreux noms polonais ou russes très compliqués (l'immigration était très forte à cette époque, les Russes blancs fuyaient la révolution et la plupart des peuples européens fuyaient la pauvreté), lui proposa une lettre française pour chaque lettre polonaise de son nom. Léon, ne comprenant pas un traître mot, approuvait chaque proposition en hochant la tête d'un air satisfait : d'où le nombre excessif de consonnes dans ce patronyme...

Très vite, mes arrière-grands-parents trouvent du travail, mon grand-père comme coiffeur et ma grand-mère comme cuisinière. La guerre éclate et la plupart des Juifs, reconnaissants à la « France des Droits de l'homme» comme ils l'appellent, développent un sentiment patriote à l'égard de leur pays d'accueil. Malgré leurs origines, ils se sentent français. C'est pourquoi, lorsque la défaite éclate, la plupart font confiance au maréchal Pétain et vont se faire recenser en tant que Juifs. C'est à cause de cette confiance que la plus grande partie d'entre eux seront raflés par la police française, qui connaissait leurs adresses. Tous les Milsztajn vont ainsi se faire recenser (mes arrière-grands-parents, ainsi que les huit frères et sœurs de mon arrière-grand-mère).

En 1940, ma grand-mère entre au CP. Mon arrière-grand-père décide qu'il est temps de déménager. Ils trouvent un appartement plus grand, rue des Rosiers, et oublient d'aller communiquer leur nouvelle adresse à la police. C'est cet oubli qui les sauvera de la rafle du Vél d'hiv'. Les huit frères et sœurs de Hinda sont déportés, seule une de ses sœurs survivra aux camps de concentration.

En décembre 1942, Lajbe (Léon) décède d'un cancer. Hinda décide alors que ma grand-mère et ses frères doivent se cacher à la campagne. Ils sont séparés et cachés chez des gens payés par les associations juives. Les conditions de vie dans ces fermes sont extrêmement difficiles : on les fait travailler toute la journée, et, loin de leur mère adorée, ils se font battre avec des orties quand les fermiers sont énervés.

Les trois enfants retournent enfin chez eux en 1944. Ma grand-mère et ses frères retrouvent leur mère, qui a miraculeusement échappé aux rafles et aux dénonciations.

Parce qu'ils avaient le tort d'être nés juifs, plus de 75 000 Français, dont près de 15 000 enfants, furent déportés et, pour la plus grande part, exterminés. Et parmi eux, tout le reste de la famille de ma grand-mère.

Il aura fallu plus de cinquante ans pour qu'enfin la France reconnaisse officiellement, par le biais d'un très courageux discours de Jacques Chirac en 1995, sa responsabilité dans le génocide.

Je suis un enfant de l'immigration, comme tant d'autres aujourd'hui venus de pays où les Droits de l'homme ont été bafoués et où la pauvreté régnait.

Oscar Monod

UN AMOUR INALTÉRABLE

J'ai bien connu mon arrière-grand-mère, mais je n'ai jamais essayé de connaître son histoire. Elle est morte cette année. Je venais la voir dans sa maison de retraite une fois tous les deux mois. C'est seulement quand elle est morte que j'ai voulu savoir son histoire.

Nadia Grinhaz, mon arrière-grand-mère, est née dans une petite ville de Pologne du nom de Minsk Mazowiecki, à 45 km de Varsovie. Le père de Nadia est mort devant elle, un matin, de la tuberculose. L'image de son père raide et pâle a été très traumatisante pour elle, et, malgré son âge, elle s'en souvenait encore trois mois avant sa mort.

Sa famille était très pauvre ; son père, avant sa mort, était porteur de blé, puis sa mère, seule, est devenue vendeuse de hareng. Ma mémé – elle a toujours voulu que je l'appelle comme cela – allait souvent déjeuner et faire ses devoirs avec une amie de son école : son nom a échappé à mon arrière-grand-mère, car ce dont elle se souvient, c'était surtout du frère de cette amie…

Nadia avait treize ans quand elle a rencontré mon pépé, et elle m'a dit que pour elle qui n'était qu'une môme, je prends son expression, ce fut le coup de foudre.

À l'âge de seize ans, elle commence à travailler dans le même atelier de couture que Junka, mon pépé, puis ils commencèrent à se fréquenter sérieusement. Mon arrière-grand-mère décida de se marier avec Junka, mais la famille refusa, car sa dot était maigre. Elle ne pouvait se marier dans son village ; elle décida donc de partir rejoindre son frère aîné à Paris. Elle écrivit donc à son frère pour qu'il lui envoie de l'argent, ce qui lui permit de venir à Paris. Mon arrière-grand-mère m'avait raconté que son frère avait été un soutien psychologique et moral pour elle. Il fut son seul lien, la seule personne qui parlait sa langue, quand Nadia est arrivée à seulement seize ans à Paris. Quand mon pépé apprit, par une lettre, que Nadia était arrivée, il a laissé tomber son travail et sa famille pour venir directement à Paris.

Ils vécurent heureux pendant environ quinze ans et eurent deux filles, dont ma grand-mère, et d'après mémé, ma mamie était un bon gros bébé.

Puis vint la Seconde Guerre mondiale. Nadia apprit que son village natal avait été attaqué par un raid allemand : tous les Juifs avaient été tués, dont sa famille qui était restée là-bas. La tristesse qu'elle ressentit ne fut rien comparée à celle qui l'attendait. Quelques jours après ce funeste événement, Junka rentrait du travail quand il fut pris par des Allemands et emmené dans un camp de travail. Nadia, ne voyant pas son mari rentrer, commença à s'affoler et partit pour le commissariat. Là, on lui dit une phrase qui resta gravée dans son esprit et qu'elle me répéta bien plus tard : « Votre mari a été emmené et ne reviendra pas. » Junka fut transporté dans un camp de travail, puis transféré à Auschwitz…

Alors que tout espoir semblait définitivement perdu, quand la fin de la guerre fut arrivée et que les prisonniers rentrèrent chez eux, Junka était parmi eux. La joie immense que ressentit mon arrière-grand-mère à ce moment-là se voyait dans ses yeux quand elle me raconta ce moment important de sa vie. Par la suite, ils eurent une troisième fille et Junka mourut cinq ans plus tard. Mon arrière-grand-père est sûrement la personne que j'aurais le plus aimé connaître, mais on peut dire que je l'ai rencontré à travers le récit de mon arrière-grand mère…

Zacharie Vallois

IL EST CINQ HEURES, SUR LE SON DES PERCUSSIONS

Tirer, se cacher, lustrer ses bottes
Oublier, dormir, continuer le travail de la veille
C'était comme cela qu'on gagnait notre vie et
on était heureux.
J'étais soldat
Non, je n'étais pas noir, je n'étais pas blanc
J'étais soldat français
Et je suis fier de dire maintenant :
« Je défendais mon pays, ma patrie, la France »
J'étais Français.
C'était la belle époque.

À cette époque, je me rappelle,
Quand tu voulais vraiment avoir un travail,
tu l'avais.
Et ça me fait mal au cœur quand je vois les
jeunes Noirs ou Beurs de nos jours…
Ils doivent faire de très longues études pour
se faire une place, et quand ils n'ont pas de
diplôme,
ils volent, deviennent violents et donnent une
mauvaise image de l'étranger, de l'Afrique …

L'Afrique …
Cette Africa, cette mère.
À peine j'entends ce nom et les larmes
commencent à glisser de mes yeux.
L'Afrique, c'est mon enfance
L'Afrique, je ne l'ai jamais oubliée.
C'est ce petit village avec son petit fleuve.
J'y allais me baigner chaque jour…
Rien que pour voir les grandes « patronnes »,
c'étaient des grandes dames.
Elles étaient belles avec leurs pagnes et leurs
ornements qu'elles mettaient les jours de fête.
C'étaient les femmes de mon village.

Elles allaient au bord du fleuve pour laver
le linge
Et moi je les admirais :
Elles s'acharnaient à rendre le linge le plus
blanc possible
Bien qu'elles n'aient pas de machines à laver
ni d'outils modernes,
Elles continuaient sans relâche, elles mettaient
du cœur à l'ouvrage.

C'est à elles que je pensais lorsque je devais
lustrer mes bottes
On avait chacun notre guerre, on devait survivre.

Je suis sorti de l'enfance
Le 23 octobre 1955, à l'âge de dix-neuf ans et
au moment de mon départ, je n'avais aucune
inquiétude sur mon avenir ; je n'avais qu'une
chose en tête : revenir
Revenir en noble et courageux soldat, comme
Grand-Frère…
Il était soldat, je voulais revenir au village plein
de médailles et pouvoir épouser une, deux, voire
trois femmes, comme le demande la tradition.
Mes débuts en France…
Que ça été difficile !
En Afrique, on est habitué à la saison des pluies,
mais en France
En hiver…
Le froid rend les gens lents et morts, on dirait
des cadavres…
Tout me faisait peur…
Surtout ces petits coquillages qui me brûlaient
la peau : la neige.
Oui, elle me faisait peur, c'était une des choses
inconnues et monstrueuses que je devais
affronter.

Affronter…
C'est vrai que j'ai dû affronter beaucoup de choses.
En Algérie et en Indochine.
Pourtant je n'ai jamais tué personne.
Je tirais dans le vide, espérant ne pas toucher
l'ennemi
C'était moi et mes camarades ou l'adversaire,
Alors le choix était vite fait.

Mais à ces moments-là,
Pour ne plus entendre le bruit des tirs, les cris
des hommes, ne plus sentir l'odeur des morts,
J'avais ce cocon
Cet hymne à la vie,
Mon cri de guerre,
Ma Marseillaise
«Il est 5 heures, Paris s'éveille
Il est 5 heures Paris»
Et tout disparaissait.

Je n'ai pas eu une vie facile
Mais elle n'a pas été non plus difficile.
Et si je devais choisir le plus beau jour de ma vie
Ce serait ce jour où je suis rentré au village
La libération.
Tout le monde était heureux, tout le monde
dansait
J'étais le centre de toutes les attentions,
Ma vie avait enfin un sens.
Je n'étais plus l'enfant qui jouait au fleuve.
J'étais un homme et je pouvais épouser enfin
une femme
Et j'ai choisi cette Masita, la plus belle fille
de la région.
J'ai eu des enfants, puis des petits-enfants avec elle.
Et même si
Les années sont passées, j'ai toujours le même
regard sur le monde :

Car il y a peu, moi aussi, j'étais un petit enfant
Le gamin du fleuve qui joue de la percussion
Car demain, ma vie reprend un sens.
Je vais voir mon petit-fils Faguiba.

Faguiba Kanté

L'ABOUTISSEMENT DE TOUTE UNE VIE

Marie-Louise Taleomas est née le 21 octobre 1921 dans une commune de Bretagne. Jeune, elle perdit ses parents biologiques de façon inconnue et vécut à l'orphelinat. Adoptée à l'âge de quatre ans par des jeunes paysans qui vivaient de l'agriculture, elle dut très vite les aider dans la vie de tous les jours, alors qu'elle n'était qu'une enfant. Cultivant pommes de terre et toutes sortes de légumes, elle apprit avec ses beaux-parents à compter. Lors de sa septième année, elle fut envoyée chez les sœurs pour pouvoir avoir une scolarité, pour apprendre à lire et à écrire. Elle y resta seulement quelques années, car sa famille adoptive avait de très gros problèmes d'argent. Son adolescence se passa sans fait marquant ; les années défilaient dans les champs. Un jour, vers la fin de son adolescence, elle partit de sa Bretagne natale et elle prit la direction de la capitale.

Paris ! Un changement de vie radical, cette jeune femme maintenant voit sa vie changer. À la place des champs, des maisons mitoyennes ; à la place des vaches, des voitures. Elle est perdue dans cette ville immense pour elle, car, elle n'avait jusqu'à présent jamais rien vu d'autre que son village de moins de 300 habitants. Elle passa ses premiers jours à l'hôtel qu'elle payait avec son argent de poche qu'elle avait accumulé grâce au travail dans les champs. Elle rencontra un homme peu de temps après son arrivée, son premier conjoint qui fut, pour elle, un pilier sur lequel se reposer ; avec lui, elle eut un enfant. Elle ne travailla pas pendant une dizaine d'années de sa vie. Puis elle fit la rencontre d'un autre homme ; au début de leur rencontre, elle ne se doutait pas qu'il serait le père de son deuxième enfant.

Quelques mois de flirt, un baiser échangé, et elle prit la décision de quitter le père de son premier enfant. Ils vécurent une vie paisible pendant quelques années et un beau jour, après une visite chez le médecin pour quelques vomissements, elle lui annonça qu'elle attendait un enfant. De ce jour, la vie des deux hommes de la maison changea : le premier enfant, qui était un adolescent rebelle, devint un frère aimant sa petite sœur et le père devint un alcoolique qui passait ses soirées à boire du whisky. Marie-Louise dut en partie élever seule cette enfant, qui naquit le 21 avril 1960. Quelque temps après, son fils ouvrit un restaurant dans lequel elle put travailler en tant que serveuse. Économe, ne gaspillant pas un centime, elle gardait tout. Sa vie changea d'un coup le jour de la mort de son compagnon, en décembre 1973. Le temps défile et l'adolescence de ses enfants passa. La retraite approchant et les doigts encore pleins d'énergie, elle commença la broderie. Elle confectionnait des dizaines de napperons qui ne représentent rien pour nous, mais qui pour elle étaient un vrai plaisir. Cette dame, qui commençait à vieillir, avait son passe-temps, elle brodait du matin au soir et mangeait des pains au chocolat. Ne faisant plus rien de ses journées et allant déjà sur ses soixante-douze ans, une journée elle reçut la visite de sa fille, qui lui annonça une nouvelle qui la ravit. La naissance d'un enfant. Cet enfant, c'est moi …

Damien Guims

MON GRAND-PÈRE, CE HÉROS

Une nuit d'été, je me réveillai, soudainement baignée de sueur. Je me levai et allai me rafraîchir dans la cuisine. En ouvrant le frigidaire, je fis tomber une photographie qui y était accrochée. C'était celle de mon grand-père, décédé dix ans auparavant. Je m'assis dans le salon et contemplai la photo. Mon grand-père, perché sur un magnifique cheval blanc, resplendissait dans son habit traditionnel algérien. Je songeai à mon grand-père, à sa vie passée. Je m'endormis.

Mon grand-père était là, devant moi, assis, sirotant un verre de thé à la menthe ; il écoutait de la musique orientale. Je grimpai sur ses genoux et le regardai en touchant sa belle barbe blanche. Je m'adressai à lui en arabe.

«Grand-père, raconte-moi l'histoire d'Ali Baba s'il te plaît !

– Écoute ma fille, je vais plutôt te raconter mon histoire… »

Il me prit la main droite, et la plaça au creux de la sienne :

« Il y a bien longtemps de ça maintenant… Mes souvenirs sont loin. Aussi grands que l'océan, aussi puissants que le cheval d'Arabie, aussi doux que le chant des oiseaux. Je me rappelle aussi des souvenirs aussi cruels que la guerre, aussi violents que l'ennemi, aussi triste que la mort. Oh, ma fille, si tu savais ! La deuxième guerre mondiale s'achevait. J'avais quatorze ans.

À la radio, on entendait que la France était dévastée par la guerre. Il n'y avait plus rien. Tout était rasé. Des millions de morts et de blessés. Des milliers de foyers brisés, des villes détruites. C'était horrible. Pourquoi tant de gâchis, pourquoi la guerre, la mort, l'injustice ? Les hommes sont-ils stupides à ce point-là ? Mon père, lui, est mort pendant je ne sais quelle autre guerre. Je ne l'ai jamais connu…

Les années ont passé. J'ai grandi. J'avais maintenant vingt-quatre ans. Dans le village, depuis quelques jours, certaines rumeurs commençaient à circuler de maison en maison. C'étaient des nouvelles de l'autre côté de la Méditerranée. Le peuple algérien était considéré comme une colonie française, nous nous sentions donc concernés par ce problème. En effet, la France manquait de main-d'œuvre ouvrière pour se reconstruire. Elle était en deuil depuis dix ans. Elle fit donc appel aux colonies françaises pour reconstruire la Métropole. Les rumeurs disaient que le travail payait bien. Pour nous renseigner, les copains et moi, nous nous rendîmes donc au consulat de France à Alger. Un mois plus tard, nous étions sur un bateau à destination de Marseille. On sentait la joie, la bonne humeur. Ma mère avait refusé de nous suivre, mes trois frères et moi. Elle ne voulait pas quitter son village, celui dans lequel elle avait grandi et où elle espérait finir sa vie.

Le voyage se passa bien. Nous arrivâmes à Marseille après des jours de traversée. Nous nous répartîmes dans toute la région parisienne. J'avais été transféré en Seine-et-Marne avec une centaine d'autres hommes. Nous habitions dans des bidonvilles, de vieilles cabanes délabrées où la boue et la saleté étaient reines. Je me sentais sale à cause des poux, des rats.

On ne se lavait qu'une seule fois par mois, et on ne se changeait de vêtements que lorsque ceux-ci étaient déchirés. Nous sommes arrivés en plein hiver. Un hiver très rude ! Dehors, il faisait tellement froid que la Seine était devenue une immense patinoire. Nous étions bouleversés par le changement de climat très soudain. Nous qui étions habitués au soleil chaud d'Alger, aux chants des grillons, au ciel aussi bleu que la mer, habiter dans une immense ville telle que Paris où le froid règne et où tout nous est totalement étranger fut un choc ! Nous avons mis bien du temps à nous habituer au climat. Les jeunes qui se partageaient la chambre passaient leur temps à se plaindre et à gémir. C'était si fatigant ! Moi, je ne songeais qu'à l'argent que j'allais gagner grâce au travail que j'allais avoir. Je n'avais aucune idée de ce que c'était. Nous devions nous rassembler le lendemain de notre arrivée à la mairie de Paris pour le savoir.

Lorsque nous sommes arrivés, le maire était debout sur les marches de l'entrée, un grand sourire hypocrite au visage. Il attendait que tout le monde soit là pour commencer son discours, mais quel discours ! Pendant une heure et demie, tandis que nous étions debout dehors dans le froid, serrés, mal vêtus, il nous parla de reconstruction, de patrie, de solidarité, de travail bien payé, de frères réunis et je ne sais quoi d'autre encore. La seule chose que j'avais retenue, c'est que j'allais devenir grutier. Au début, je me suis dit que cela allait être pénible et mal payé. Je changeai d'avis très vite lorsque deux jours plus tard, je me vis perché en haut d'une sorte de longue échelle. Grâce à un système de manettes, je conduisais cet immense engin avec une surprenante facilité. J'aimais mon travail. Cependant, après quelques mois passés loin des miens, le temps me paraissait bien long ; la lassitude s'installait peu à peu, paralysant ainsi un à un les membres de mon corps. Je voulais retourner chez moi. Les Français refusaient notre départ : « Nous avons besoin de vous », disaient-ils. Je me sentais seul, horriblement seul. Même mes frères étaient loin de moi, à l'autre bout de Paris.

C'est alors que je fis la connaissance de Aicha, ta grand-mère. Eh, oui ! À l'époque, Aicha était l'une des cuisinières pour les grutiers de la zone Seine-et-Marne, ma zone précisément. Je me souviens de cette alléchante odeur de semoule chaude et de légumes cuits lorsque l'heure du dîner approchait. Je me débrouillais tout le temps pour être le dernier à sortir, afin de lui faire un petit compliment sur sa cuisine. Cela se voyait à sa physionomie que mes paroles la touchaient et qu'elle les appréciait. Chaque semaine, nous nous parlions davantage. Nous devenions de plus en plus proches.

L'été 1959, tous les grutiers de Paris et de la région parisienne eurent droit à trois semaines de congés payés. Ce fut le bonheur total. Dans le camp, tout le monde chantait et dansait. L'euphorie régnait. Moi, je ne voulais partager ma joie qu'avec une seule personne, Aicha. Je la trouvais, comme à son habitude, dans sa cuisine en train de pleurer, la tête enfouie dans ses bras. J'attendis que ses pleurs se calment pour entrer et la consoler. Elle me raconta que la commune lui refusait des congés et qu'elle ne partirait donc pas en Algérie voir sa famille. Révolté, je décidai qu'elle viendrait avec moi coûte que coûte. Elle refusa tout d'abord, mais après maintes tentatives de ma part, elle accepta de me suivre. Je me mariai avec elle l'année d'après en Algérie, et deux ans plus tard je devins papa d'une petite fille, Sarah, ta mère.

Lorsque ta mère eut trois ans, nous décidâmes de retourner en France nous installer; mais cette fois-ci nous eûmes beaucoup de mal à y entrer. Cette fois-ci, nous étions des Algériens de France. Singulièrement, c'était un discours totalement contraire à celui prononcé dix ans auparavant. C'est à ce moment-là que j'ai compris que désormais rien n'était plus comme avant, et que je n'étais plus le bienvenu en France. Ma réaction a été contraire à celle attendue. Ils ne voulaient pas de travailleurs sans-papiers ou de clandestins, comme ils nous appelaient, hé bien moi, Mohamed Kerkour el Miad, j'allais leur prouver qu'ils se trompaient, que nous n' étions pas de simples pièces rapportées, mais des citoyens à part entière. Nous n'avions pas aidé à la reconstruction de la France pour que, dix ans plus tard, on nous traite comme des ennemis ou encore pire, comme des parasites. Je passai clandestinement par la frontière espagnole et montai jusqu'à Paris loger chez un vieil ami. J'ai trouvé du travail comme apprenti boulanger, et Aicha comme couturière. Lorsque notre deuxième enfant, Fatima, naquit, il n'y avait plus de place dans le petit 30 m² de mon ami.

Nous ne savions plus quoi faire… Après avoir longuement discuté avec Aicha, nous décidâmes de louer un appartement à la porte de Paris. C'est là que nous habitons encore aujourd'hui. Oh, ma petite-fille, je dois partir à présent. Que Dieu te protège, Inch Allah ! »

J'aurais voulu faire durer mon rêve et retenir par là mon grand-père, mais je commençais à m'éveiller, et son apparition se dissipa dans les brumes de mon esprit.

Yasmine Kerkour

ZOHRA

Ma grand-mère, Zohra, est née le 22 février 1940 dans un petit village en Kabylie. Elle habitait dans une vaste maison, non loin des montagnes et d'une grande ville, Bejaïa. Elle alla dans une école française, ce qui lui permit d'apprendre à lire et à parler bien le français. La vie là-bas était agréable : tout le monde se connaissait, ce qui donnait lieu à de grandes fêtes pour célébrer un mariage ou pour l'Aïd. Durant les mariages, ma grand-mère portait un bracelet en argent coloré qui était en harmonie avec la robe qu'elle portait.

En 1966, elle partit d'Algérie avec ses enfants et son mari pour aller s'installer en banlieue parisienne, à Pantin. Elle choisit d'aller en France, car selon elle, en Algérie, il n'y avait pas d'avenir pour ses enfants. Comme elle savait parler français et qu'elle avait des papiers français, la France lui sembla la meilleure destination. En arrivant, elle trouva que l'atmosphère était maussade ; la pollution et la grisaille environnante envahissaient les lieux ; elle n'avait jamais été autant en manque de soleil. Mais elle réussit tout de même à s'adapter : elle se fit des amis, et certains membres de sa famille vinrent en France. Après son divorce, elle se trouva un travail dans l'hôtellerie comme femme de ménage dans Paris, et plus tard elle apprit à conduire. Il se passa un certain temps avant qu'elle ne retourne en Algérie, mais elle n'oublia jamais son pays natal. Aujourd'hui, elle vit toujours dans le même quartier que celui de son arrivée.

Laura Dany